

le ROUGE et le NOIR

Directeur : PIERRE FONTAINE
Rédaction - Administration :
12, rue des Colonies, 12
BRUXELLES
Tél. 12.44.14

hebdomadaire
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE - REG. COMMERCE BRUX. 45.855

ABONNEMENTS D'UN AN :
Belgique 45 fr.
Congo 60 fr.
Etranger 60 ou 75 fr.
C. Ch. Post. 2893-74

UN DOCUMENT APOCRYPHE

UN DISCOURS DU TRÔNE qui ne serait pas de mise

La Belgique vient de se donner un roi, ayant perdu dans des circonstances assurément pénibles celui qu'elle possédait.

Le roi défunt eut souvent grande allure. Il était fidèle et courageux et fut, dit-on, un obstacle décidé à maints velléités fascistes. Par surcroît, il était populaire. Mais les sentiments d'un peuple pour ses rois sont de peu d'importance. C'est au regard de l'Histoire qu'il convient de les juger, et sans trop de hâte.

Voici le roi nouveau. Il est jeune et presque sans passé. Mais si grand est le désir du peuple de se savoir gouverné, de se donner un chef, qu'il accueillit celui-ci sans ombre et sans réserve. Pour nous qui sommes attachés aux hommes réalisant la concorde et la justice plutôt qu'aux institutions dont ils sont issus, il n'est point de raison dans tout ceci de crier « Vive le Roi ». Et c'est d'un esprit lucide et calme que nous assistons aujourd'hui, sans dépendance et sans faiblesse, à l'aube de ce nouveau règne.

Aussi bien, est-ce d'une oreille très vigilante que nous ouïmes, l'autre matin, le premier discours de Sa Majesté : le Discours du Trône. On se plut à le juger bien dit et bien pensé. Nous le trouvons, quant à nous, absolument conforme à ce qu'il fallait attendre et passablement dangereux en un certain endroit où il est traité, en quelque sorte, de l'élasticité de la Constitution.

Paroles de roi ou jeux de prince? Les deux se peuvent entendre.

Un autre jeu de prince auquel le roi n'a point cédé eût été d'exprimer, contre l'usage et toutes les traditions, ce qui pourrait aussi fort bien venir à l'esprit d'un monarque actuel dans les pays où nous vivons.

Il l'eût fait en ces termes :

Mesdames,
Messieurs,

Dans l'instant que voici, comme je viens de prêter le serment constitutionnel et que, déjà, sans rien savoir encore de mes initiatives royales, vous m'accablez au cri de « Vive le Roi », dans cet instant, vous dis-je, je suis fort ému et je redoute un peu d'énoncer devant vous ces phrases traditionnelles et que vous attendez, qu'on nomme « Discours du Trône ».

Aussi bien, laissez-moi renoncer à vous lire les feuillets que j'avais préparés.

A la vue du spectacle que vous me donnez, sous le coup de l'émotion qui m'étreint, au souvenir du bon peuple qui dans les rues de la capitale s'étais assemblé pour me faire bel accueil, permettez que je laisse parler mon cœur, souffrez que je vous dise, sans protocole et sans éclat, les choses que je crois de mon devoir de vous dire, que je crois bonnes et justes.

Me voici votre Roi, c'est entendu; mais je croirais dupes mon peuple et vous-mêmes qui le représentez si je ne vous livrais, tout d'abord, ma pensée intime quant à la monarchie.

Je crois, avec peu de Belges d'aujourd'hui, mais avec la grande majorité des citoyens du monde, que le régime monarchique est un anachronisme :

que les bienfaits qui s'attachent à cette formule autocratique, et qui, pour beaucoup, résident dans la continuité de l'œuvre accomplie au service d'une nation, ne compensent pas toujours les risques inhérents à cette formule même, dangereusement nasardeuse, qui porte au Trône mécaniquement des hommes qui, bien que dressés à cette tâche, peuvent quelquefois n'avoir en rien l'étoffe d'un Roi. Certes, vous entendez que je ne parle point pour la dynastie de Belgique et que le triple règne des trois grands Rois qui m'ont précédé met à néant, pour notre pays et pour le passé, du moins, cette argumentation. Mais l'Histoire abonde en exemples contraires et ne voyons-nous point que nos voisins de l'Est ont dû changer de régime (sans grand profit, d'ailleurs!) et qu'à l'Ouest parmi les quarante Rois de France, qui en mille ans ont fait la République amie, il s'en trouve quelques-uns qui déshonorèrent la profession? C'est pourquoi je ne garde quant à moi du fétichisme de ces formules sorties des premiers âges et je pense — avec vous, j'imagine! — qu'un homme doit se juger à ses œuvres et que le Trône que j'occupe ne vous sera jamais un obstacle à me dire toujours en quoi et comment je pourrais me tromper.

Vous entendez donc que j'accepte, malgré tout, la charge que vous me confiez et je veux bien croire que, parmi les quelques dizaines de milliers de citoyens belges âgés de trente-trois ans, je vous paraisse le plus qualifié à devenir le chef de la nation. Je me plaie donc à vos raisons, pensant bien, d'ailleurs, qu'une bonne monarchie vaut mieux qu'une mauvaise république.

Mesdames, Messieurs,

Je veux espérer que cette profession de foi n'aura pas heurté trop violemment les sentiments de cette assemblée et, peut-être, aurais-je le privilège d'apprendre qu'elle a pleinement satisfait et rassuré l'opposition qu'on me dit nombreuse dans votre parlement, et qu'il n'est doux de voir aujourd'hui si unanimement confondu avec les partis au pouvoir.

C'est qu'aussi je voudrais, moi également, vous proposer l'union que vous venez de réaliser si spontanément et vous soumettre les idées qui me viennent pour mettre un frein à la politique des partis et à la lutte des classes en veillant à résoudre les problèmes dans le sens de l'équité, de la raison et de la modération.

La Providence me garde, Messieurs les Ministres, d'aller en quoi que ce soit en dehors de vos vues. Et ce que je dis ici vous ne manquerez pas d'examiner à loisir, en vos conseils, dans quelle mesure cela se peut réaliser. Je serais désolé que l'on prit tout ceci pour des ordres : ce ne sont qu'humbles avis dont vous excuserez la possible impertinence, songeant qu'un Roi doit bien veiller à être de son temps et à conduire son peuple avec l'esprit porté davantage vers l'avenir que retenu au passé, avec plus d'œuvres et moins de traditions avec enfin le souci de l'heure qu'il est dans le monde.

Car, ne l'oublions pas, ce siècle a 34 ans déjà. Pourtant je ne vois ici, ou peu s'en faut, que visages du siècle passé et je m'étonne qu'en ce pays l'âge moyen du député soit de 52 ans, l'âge moyen du ministre soit de 58 ans, tandis que l'âge moyen du Belge est de 31 ans. Bien entendu, je me garde de laisser entendre par là que l'âge avancé de notre premier ministre puisse en rien contrarier la bonne marche des affaires du Royaume ni qu'il soit un obstacle à l'imagination qu'il faut pour répondre aux nécessités nouvelles par des méthodes nouvelles.

Aussi bien, notre pays fait bonne figure sur la carte du monde et sans aller jusqu'à prétendre qu'y règnent exclusivement la prospérité, le bonheur, la justice et la paix, on peut bien dire que d'autres nations sont moins privilégiées que la nôtre. Mais ceci ne doit pas nous empêcher de tendre à une harmonie plus parfaite encore et c'est pourquoi je m'autorise, à la faveur de ce discours, conversant avec vous presque à tons rompus, à vous jeter pêle-mêle, en vrac, les remarques que voici. Je les énonce, vous l'entendez, dans une forme improvisée. C'est dire qu'elles n'ont rien d'absolu et que nos ministres auront la charge de les éprouver. Ils le feront dans le cadre des lois et des conventions, dans le respect d'une Constitution vivante, c'est-à-dire non dépourvue d'une certaine souplesse, fidèle aux vœux de nos pères et conforme au bonheur de nos fils.

Et tout d'abord un premier point que je voudrais toucher, c'est la grandeur de la nation. La Belgique doit-elle être une grande nation ou bien fait-elle qu'elle revienne à un sens plus précis de la mesure qui serait dit-on, le propre de notre race? Les arpenteurs-jurés du Royaume m'en ont dit la superficie exacte et la dimension précise de nos frontières. Les statistiques sont là : peu de pays qu'ils soient plus petits que le nôtre. Faut-il absolument, dès lors, que nous ayons les charges d'un grand pays et que, sans autres profits que ceux d'ordre passager et personnel, nous soyons représentés partout et toujours? Et que nous le soyons par des hommes, au surplus, dont, sans

rien ni les mérites ni les vertus, on peut douter parfois de l'habilité et de l'intelligence? Bien entendu, je ne fais allusion à personne dans cette énumération, je dis ça et je ne dis rien, mais je m'inquiète du peu de résonance pratique de nos interventions dans les domaines économiques, humains, politiques et sociaux. C'est pourquoi l'on veillera, sans doute, à l'avenir, à ne plus envoyer de délégués là où il est patent que notre voix n'est pas entendue. Ainsi, sans rien perdre de nos territoires, à l'intégrité desquels je songe et je veille autant que chacun d'entre vous, nous ne risquerons point de provoquer par quelque discours malheureux de graves complications. Nous réduirons, du même coup, notre budget et nous veillerons à être grands à l'intérieur de nos frontières plutôt qu'à l'extérieur. Mieux vaut être une petite nation consciente de son indépendance et de sa dignité plutôt que de se mettre délibérément à la remorque d'autres pays. Ceci soit dit sans arrière-pensée. Enfin, je voudrais rajouter, la grandeur d'un pays ne fait point son bonheur ni sa richesse, et les pays heureux n'ont pas d'histoire.

Veillons surtout, par conséquent, à ce qui se passe sous nos yeux et notre politique intérieure aura tout spécialement notre attention. J'aime assez peu, qu'on me permette de le dire, l'emprise de la Haute Banque sur notre nation. Je ne voudrais pas, pour l'instant, entrer dans le détail, mais je vous rends attentifs à ce qu'a déclaré à ce propos l'honorable sénateur M. Crokaert : « L'ombre du mur d'argent s'étend sur tout le pays. La haute banque est partout. Elle règne et elle gouverne. Rien ne se fait sans elle ni contre elle. » Avant l'honorable M. Crokaert, d'ailleurs, d'autres parlementaires avaient lancé le cri d'alarme. Il faudrait ne point y rester insensible et je crois, avec beaucoup d'entre vous, que la commission d'enquête parlementaire qu'on a préconisée ici-même s'impose absolument. Bien entendu, ce n'est qu'à vous, qui tenez vos pouvoirs du corps électoral qu'il incombe d'en décider et je m'en voudrais d'aller plus avant dans cette voie.

Si vous y consentez, je dirai aussi quelques mots de la presse. J'ai lu avec contentement que tous les journalistes du Royaume ont accueilli fort bien mon avènement, même les républicains, car vous avez, m'a-t-on dit, un parti qui est entre autres choses républicain. Ma foi, ce n'est pas un crime : on peut fort bien être républicain dans une monarchie, tout comme en république il y a des royalistes. Je veux qu'on laisse à chacun sa liberté de pensée et c'est pourquoi j'aurais parfaitement compris que les républicains ignorassent mon avènement. Seul, je crois, un petit journal, Le Rouge et le Noir ne m'a point encore tressé de fleurs. Force m'est de dire qu'il est logique avec lui-même et fidèle à ses principes, qu'en un mot, il a gardé la tête froide. Quelques-uns d'entre vous aussi ont tenu à dire qu'ils ne rennaient rien de leur conception de l'Etat et, vous le croirez si vous voulez, cela m'a fait plaisir. Quand on a des principes — et ceux-là en valent d'autres — il importe de n'en faire lièvre en aucune circonstance.

Mais, pour en revenir à la presse de ce pays, je veux lui dire que si je suis sensible à ses adresses de bienvenue, il me contrarie un peu qu'une bonne part de cette presse ait cessé d'être libre. La dépendance dans laquelle l'ont placée quelques industriels me fait un devoir de ne point tenir ses avis pour l'expression éclairée du bien, de la vérité et de la justice. J'ajoute aussi et je le dis une fois pour toutes que j'ai horreur de la courtoisie. La Reine et moi, nous dispensons très volontiers tous les marchands de papier du Royaume d'imprimer journellement notre royale image, en noir ou en couleurs, à toutes les pages de leurs publications. Et si le peuple doit nous aimer, nous voulons que ce soit sans nul artifice publicitaire. Mais seulement pour nos actes, pour le soin que nous prendrons de lui, pour le souci que nous aurons toujours de le combler en tout. Notre personne physique n'a rien à voir dans tout ceci.

Mesdames, Messieurs,

J'en arrive à présent à quelques graves problèmes auxquels nos ministres voudront bien se consacrer sans délai. Et tout d'abord, ils veilleront à réaliser la paix sociale. Je ne suis aucunement partisan de la lutte des classes. Contrairement à beaucoup d'entre vous, je pense que la multiplication des moyens de production et que l'abondance des produits constituent des bienfaits pour le monde et ne devraient jamais être des facteurs de troubles et de calamité. C'est ainsi qu'il me paraît hasardeux de vouloir pallier au désordre économique que provoque l'énormité des richesses du monde en appauvrissant et en affamant les populations, que vouloir résoudre la question du chômage en augmentant les heures de travail et en diminuant les salaires me semble être la plus mauvaise des politiques. Pour ma part, je le déclare tout net, je n'entends point qu'on diminue jamais d'un franc mon juste salaire. Et qu'il y ait du chômage aussi dans notre profession ne signifie en rien qu'il faille brader les prix.

La dignité humaine est à ce compte.

Pour ce qui est de la question linguistique, qu'il me suffise d'en dire deux mots. Je lis couramment le flamand et il est vain de me faire croire que toute la Flandre, unanime, crie sans arrêt « Vive le Roi! » Je n'ignore pas Dixmude et son pèlerinage. Aussi bien, si vous voulez que je règne en ce pays, je vous prie instamment de mettre tout en œuvre pour satisfaire les Flamands qui sont chers à mon cœur autant que les Wallons. Je veux bien être Roi, mais qu'une politique à la petite semaine ne risque point surtout de nous enlever la Flandre. La Belgique n'est pas bien grande : que resterait-il de mon Royaume et de quoi aurais-je l'air auprès de mes cousins d'autres nations!

Donc, il faut faire droit aux justes revendications flamandes.

Comme aussi il faut faire droit aux justes revendications wallonnes.

Quant aux Bruxellois, ils s'arrangeront entre eux. Monsieur Mar, jusqu'à nouvel ordre, vaudra bien y veiller.

J'en arrive à l'armée. J'aime assez l'uniforme, mais il faudra veiller à ce qu'il ne prenne point trop le pas sur le vêtement civil. En passant, j'aimerais dire que le nouvel uniforme que quelques officiers pressés et dispensés s'avisent déjà de revêtir, risque fort, s'il se généralise, de nous faire apparaître aux yeux de l'étranger pour une nation militariste dont le propre est d'orner ses soldats de galons éclatants. Nos officiers ne devraient en aucun cas pouvoir être confondus avec des portiers de cinéma ni des personnages d'opérette. Mais, ceci dit, je pense que l'armée peut être utilement employée dans les revues et les parades.

Certes, il y a la guerre. Mais la guerre est toujours une mauvaise affaire. Et j'aimerais que la Belgique confiât le soin de l'éviter aux diplomates indépendants plutôt qu'aux généraux. Je crois, en outre, qu'en cas de guerre, il n'est aucun pays où le soldat, je veux dire le soldat-combattant, garde longtemps le désir de se battre. Aussi je fais le vœu, si notre pays participe encore aux conférences internationales que vous savez, qu'il y défende la thèse qu'en cas de conflit, inappaisable par les voies pacifiques, on mette en première ligne les munitionnaires, les états-majors, les diplomates, les ministres et les parlementaires. Ce serait conforme à l'équité et s'il était donné à notre pays de faire prévaloir cette thèse, il se décernerait aux yeux du monde un brevet de pacifisme réel et, pour toujours, la paix régnerait sur la terre. C'est mon plus vif désir. J'ai des enfants aussi et je voudrais, comme vous, les préserver de cette affreuse calamité. Enfin, au sujet de l'armée, un dernier mot : je pense qu'elle ne peut jamais être mêlée aux conflits sociaux et qu'il est odieux qu'on puisse envisager que les soldats d'un pays soient amenés quelque jour à dresser leurs armes contre leurs frères travailleurs.

Nos ministres y veilleront. Il y a aussi la Colonie. J'y ai fait quelques voyages, comme

Par suite de circonstances indépendantes de notre volonté, notre NUMERO SPECIAL sur

LA PRESSE

a dû être retardé de huit jours.

Il paraîtra mercredi prochain, 7 mars.

Il y sera traité de :

- La presse au service des gouvernements ;
- La presse au service de la finance ;
- La presse au service des munitionnaires ;
- La presse et la littérature ;
- La presse et les arts ;
- La presse et la politique ;
- La vénalité de la presse.

CE SOIR, A LA TRIBUNE,

Grand débat sur

Que penser de l'armée

POLITIQUEMENT, SOCIALEMENT, MORALEMENT ?

(Voir programme en page 6.)

vous savez. Certes, on peut discuter de l'opportunité et de la légitimité de la colonisation. Mais ceci nous entraînerait fort loin. Je crois simplement devoir dire que si l'on colonise, il ne faut point que ce soit dans le seul souci d'en tirer un profit matériel, mais que la dignité, la moralisation et le bonheur des contrées que l'on met en tutelle doivent être au premier plan des préoccupations du colonisateur. Du temps que j'étais sénateur, j'ai déjà d'ailleurs exprimé ces pensées. Je n'y insisterai guère si ce n'est pour rappeler qu'il faut, au Congo également, veiller très strictement aux répartitions des richesses et qu'il importe absolument que les pouvoirs dans notre colonie ne soient pas entre les mains d'une seule société financière. Enfin, j'ajoute que le travail forcé, là comme ailleurs, ne me plaît que fort peu.

Dans le cadre national, nous veillerons à nous préoccuper hautement des sciences, sans délaissier les arts et la littérature, notre désir le plus vif étant de faire une place juste et digne à toutes les valeurs humaines, spirituelles autant que matérielles.

Mesdames, Messieurs, Le souci que j'ai de ne pas abuser de votre bienveillante attention ne fait venir enfin au terme de mon discours.

Assurément, il y a bien d'autres choses à énoncer. Mais vous m'avez compris. Pour tout dire, s'il m'était donné de vous proposer des réformes, encore que je n'y aie point beaucoup songé jusqu'à présent, en voici quelques-unes que nos ministres certainement voudraient réaliser.

Paimerais que, sous mon règne, les politiciens s'efforcent de ne point trahir la mission qu'ils tiennent de leurs électeurs. Je veux bien que nous soyons fiers du régime démocratique qui est le nôtre, mais encore faut-il, pour que l'on soit en vraie démocratie, que les fractions politiques ne se détournent pas, durant tout le temps de la législature, de leur programme et veillent à tenir fidèlement et sans profit les promesses qu'ils ont faites.

Aux ministres nous demandons de ne point sortir de leurs attributions, de ne pas signer d'arrêtés royaux en nos lieux et places, de n'accepter de portefeuille qu'en les matières où ils sont parfaitement compétents, de ne tirer de leur charge nul profit extérieur ni pendant ni après. A ce propos, il n'y a pas qu'un ministre de la Défense nationale, par exemple, puisse être intéressé d'une façon quelconque à des entreprises métallurgiques. C'est profondément inadéquat. Ni qu'un ministre des Finances sorte du Cabinet pour rejoindre tout droit le Conseil d'administration d'une grande banque.

Cela donne à jaser. Ni qu'un membre du Comité du Trésor soit en même temps banquier. Cela ébranle la confiance. Ni qu'un ministre des Beaux-Arts n'entende rien ni aux arts ni aux lettres. Cela fait rire. Ni qu'un ministre de l'Armée soit de trop petite taille. Cela n'a pas d'allure. Bref, il convient d'adapter les ministres.

Bien entendu, je ne garde de faire aucune personnalité. Tout ce que je viens de dire n'atteint point nos ministres à qui, jusqu'à nouvel ordre, nous gardons toute notre confiance.

Cela vaut, d'ailleurs, pour toutes les charges du Royaume, et il ne faut pas davantage qu'un parlementaire ou un fonctionnaire recueille des mandats d'administrateur durant l'exercice de ses fonctions. Qu'il les détienne avant d'y accéder, c'est déjà passablement spécieux, mais qu'il les accepte pendant sa charge laisse à penser que ce n'est pas à raison de ses compétences en la matière qu'on fait appel à lui. Ceci soit dit en passant et sans mettre personne en cause.

Dans d'autres domaines, je fais la suggestion que la tombe du Soldat Inconnu soit interdite aux politiciens, qu'on ne s'en serve jamais à la façon d'un piédestal, et que les organisateurs de braderie ou de kermesses aux bouillottes, si populaires chez nous, s'abstiennent d'y déposer des fleurs, aux jours de liesse.

J'ai constaté aussi que beaucoup de problèmes restaient sans solution. C'est ainsi que pour la Junction Nord-Midi on

prendra bientôt une détermination. De même pour la zone neutre: existe-t-elle ou n'existe-t-elle pas?

En matière judiciaire, je constate des lenteurs. Le scandale des commissaires, le scandale des décorations, l'affaire de la Sabena, l'affaire Coppée, et d'autres, personne ne sait où cela en est. Ces affaires-là ne doivent pas traîner.

Je me suis laissé dire encore que nos vieillards et nos vieux travailleurs pensionnés ne touchaient pas toujours régulièrement leur pension. C'est cruel et immoral.

D'autres domaines retiendront aussi notre attention. J'ai lu quelque part que la censure était rétablie; je ne puis y croire, mais force m'est bien de dire que l'humanité ne me parvient plus. C'est un journal dont je ne partage pas les idées, mais dont j'aime la lecture. Interdit au transport, n'a-t-on dit. Qu'est-ce à dire?

A propos de transports, en ce qui concerne l'aviation, je désire que nos avions volent un peu mieux et que ceux qui s'en occupent volent un peu moins.

Les décorations, vu les récents scandales, sont supprimées.

Quant aux traditions, elles feront l'objet d'un sérieux examen. J'en réserve une seule, jusqu'à nouvel ordre, c'est ma visite annuelle aux arbalétriers. Le tir à l'arc est un divertissement populaire et pacifique. Je continuerai à m'y consacrer une fois l'an. Mais ici encore qu'on le sache: il est superflu, par un jeu de cordes, de faire tomber le coq si je ne l'ai pas atteint. Juste, c'est juste.

Mesdames, Messieurs, Cette fois, j'en ai fini. Puis-je espérer n'avoir heurté la conscience de personne et que le ton familier dont, malgré moi, j'ai usé, comme vous-mêmes en usez chaque jour, ne vous aura point déçu. Les choses graves peuvent, elles aussi, s'énoncer simplement. L'éloquence est d'un dangereux usage et les grands mots cachent souvent le vide. La meilleure politique est celle du bon sens et de la simplicité.

Ayant dit, le roi aurait quitté l'assemblée dont la stupeur eût été aussi grande qu'eût été bref le nouveau règne.

Car les rois d'aujourd'hui n'ont point loisir de gouverner.

Pierre FONTAINE.

Le coin du Hibou

Où il est parlé du monstre de Loch-Ness et de bien d'autres monstres

AVFZ-VOUS remarquerez qu'il n'est plus question du monstre de Loch-Ness?

Depuis le scandale Stavisky, le phénomène marin a plongé au plus profond des eaux de son lac écossais. Caché dans quelque creux propice, il attend une époque moins fertile en événements étonnants. Lors, il réapparaîtra aux yeux de quelque clergymen sidéré qui ira aussitôt faire partager son effroi par un journaliste en mal de copie.

Monstre benevole, épouvantail aquatique, poisson aux écailles velues, squale aux oreilles d'âne et à queue tirebouchonnante, bête invraisemblable et cent fois entrevue par Jérôme Bosch au cours de ses prodigieux cauchemars, poisson volant, poisson chantant, poisson musical, poisson d'avril, je t'invoque en cette heure où d'autres te relèguent dans l'oubli.

Pourquoi évoquer le monstre de Loch-Ness, Bubulus?

Il y a tellement de sujets plus actuels. La mort du roi, l'inauguration d'un nouveau souverain; le moindre journaliste fait douze numéros spéciaux avec ça. Il y a encore le scandale Stavisky, l'assassinat du conseiller Prince, le mail étrange qui rongé M. Bonnaure, le sourire de M. Doumergue, le râtelier de M. Tardieu. Que ne raconterais-tu comment M. Edouard Herriot faillit se faire déculotter par quelques patriotes qui, vraiment, poussaient l'exaltation trop loin?

Il y a encore le cas de M. Daudet qui n'est pas mort le 6 février 1934, pas plus qu'il ne trouva l'occasion de se faire occire patriotiquement d'août 1914 à novembre 1918. Il y a le cas du parti socialiste français qui se désagrège depuis que M. Marquet n'a pu résister à l'envie d'accepter un portefeuille dans le cabinet d'Union nationale. Les mous sont entrés en liquéfaction.

Il y a, par ailleurs, du sang qui n'a pas encore séché sur les pavés de Vienne. Dollfuss, le chancelier rouge, ricane. Il se dit prêt, après avoir assassiné les parents, à adopter les enfants. Dont il fera sans doute d'excellents petits dé-

mocrates-chrétiens?

Si tu préfères le fait local, Bubulus, il y a le Discours du Trône, l'attitude abominable des députés frontistes et communistes. Par contre, l'admirable comportement des républicains qui se disputèrent à savoir qui jouirait de l'honneur de pouvoir remettre l'adresse au roi.

Rien dans tout ceci ne te tente, Bubulus Bubb?

Monstre de Loch-Ness, je t'invoque. Animal fantastique, serpent de mer, sirène mélodieuse, bête irréaliste, Bubulus Bubb, perché sur ton échine squameuse, voudrais-tu échapper à l'actualité. Il devient malade à force de vivre dans l'aujourd'hui.

Citoyens conformes, crétins absolus, combien j'envie votre prodigieuse faculté d'assimilation. Avec quelle facilité vous assimilez le présent. Vous digérez tout avec une égale impavidité: le scandale permanent, le crime quotidien, le tremblement de terre et la mise à la torture des justes.

Des milliers d'hommes meurent en Autriche; vous dites: tiens! tiens! On mitraille le peuple de Paris; vous dites: oh! oh! On vous informe que vous êtes livrés pieds et poings liés à la Haute Phynance, vous emettez: eh! eh!

Meure un prince, et vous voici grimpaient dans les gouttières, louant des échelles, risquant de vous rompre les os afin de mieux voir le cortège funèbre. Non, ne parlez point de respect et de loyalisme. Vous n'avez même pas cette grandeur.

Vous êtes badauds, vous aimez les ors, les uniformes et la pompe.

Vous êtes serviles et vous égorgeriez volontiers votre voisin qui vous empêche d'admirer à loisir le prince de Galles ou le roi de Bulgarie. Ne pouvant l'égorger, vous lui écrasez les ortels. J'en ai écouté quelques-uns parmi vous qui ont défilé devant le roi mort. Ils ne m'ont point parlé de leur émotion devant la dépouille du souverain, mais ils m'ont décrit les pièces du palais où il leur fut donné d'avoir accès.

Ames serviles, âmes basses, combien parmi vous ne se sont

rendus à cette veillée funèbre qu'afin d'être admis à pénétrer dans un palais?

Il ne s'agit pas ici, entendez-moi bien, de royalisme ou d'anti-royalisme. Nous sommes fort loin de cela et il ne nous vient pas à l'esprit d'injurier celui qui, monarchiste convaincu, pleure la mort de son prince.

Ce qui m'exaspère, foule sans tête, c'est ton sordide appétit de sensations, c'est ta curiosité malsaine, c'est ton goût du spectacle. Tassée dans la rue, juchée dans les gouttières, perchée sur des échelles, tu n'es plus qu'un œil avide et d'un abominable irrespect.

Je vous ai vus, citoyens conformes, vous pressant, vous injuriant, prêts à déborder le service d'ordre si l'occasion s'en offrait, et je n'ai manqué de songer que si j'étais royaliste, je tenterais d'apporter à mon deuil un peu plus de dignité. Quitte à me priver d'une indigestion optique.

Mais n'êtes-vous toujours et éternellement semblable à vous-même, ô foule avide de pain et de jeux? Ces jeux fussent-ils cortèges funèbres...

Je ne disserterais donc point sur l'événement actuel. Je suis vieux hibou et sais trop ce que cet actuel présente de facultatif et de transitoire.

Le serpent de mer, le monstre marin ainsi que le Dragon et le Veau d'Or sont des valeurs permanentes. C'est pourquoi je désirais vous entretenir du monstre aquatique de Loch-Ness.

Qui, lui, est éternel. Eternel comme Dieu et la bête humaine.

BUBULUS BUBB.

LE NUMERO SPECIAL consacré à LA PRESSE

a dû être retardé par suite de circonstances indépendantes de notre volonté. Il paraîtra sans faute mercredi prochain, 7 mars.

Et les commissaires?

A propos du scandale Stavisky, que deviennent donc nos bons commissaires à l'huile?

Vous verrez que nos pronostics se vérifieront et que ces honnêtes policiers finiront par être « priés de faire valoir leurs droits à la retraite ». Ce qui coûtera aux bons contribuables une assez jolie somme.

Comme dirait Léo Campion: « A la fin du renvoi, je touche... »

Autour de l'Affaire

Ce que j'ai vu à Paris

III

Au métro de la rue du Bac, j'arrive juste au moment où les agents ont réussi à prendre le dessus. La garde républicaine, au galop, disperse les derniers manifestants, qui s'égaillent dans les ruelles latérales.

Parmi eux, il y a beaucoup de jeunes gens, mais aussi des hommes d'âge mûr. Plusieurs sont blessés à la tête. J'en vois un qui vacille et que ses camarades entraînent dans la rue Chaise. Je ne sais pas si, comme on l'en accuse, la Préfecture de police encourage sous le manteau les manifestations royalistes, mais ce que je sais, c'est que plusieurs blessés que j'aperçois sont fort mal en point. Ce que je sais aussi, c'est que l'offensive est, du côté royaliste, visiblement dirigée avec méthode. De toute évidence, les chefs font pratiquer la guerre de guérilla, la plus efficace d'ailleurs lorsque la grande foule ne se joint pas au mouvement.

Pendant quelques minutes, je parcours le boulevard Raspail, encombré d'arbres déracinés, de bancs arrachés, de grilles éparses sur le macadam, puis je m'engage dans la rue Puyneuf. Tout à coup, des pétards éclatent, des cris s'élevèrent. Boulevard St-Germain, c'est de nouveau la bataille. En courant, j'atteins le boulevard où un groupe de cinq ou six « costauds » en casquette achèvent de renverser un banc, pendant qu'un peu plus loin leurs camarades sont aux prises avec les agents. Ici, la tactique des manifestants est claire: multiplier le plus possible les points de friction, de manière à affoler le

service d'ordre, de manière aussi à rendre quasi impossible les arrestations. Et, certes, les manifestants procèdent avec beaucoup plus de sang-froid et de précision que le service d'ordre. L'initiative est entre leurs mains; les agents ne peuvent que riposter comme le taureau que harcellent sans discontinuer.

OOO

Près de la statue de Diderot, je rencontre un socialiste-révolutionnaire qui, bien que partisan du front unique, est resté membre du S. F. I. O. Son influence sur l'extrême-gauche de ce parti est grande, mais je ne vous dirai pas son nom et pour cause. Je le nommerai simplement « Oui ».

En plein combat, je me remémore l'entretien que j'ai eu avec lui le matin même:

— Défendre la République? Quelle République? Celle des capitalistes, du Comité des Forges, de la haute finance, du Temps et de M. Herriot? Merci.

— Non, dis-je, la République tout court.

— Je n'en connais pas d'autre actuellement que celle dont je viens de vous parler.

— Et la démocratie?

— Quelle démocratie? Celle du système économique libéral, celle du prolétariat sans travail et du prolétariat exploité? Merci encore.

— Mais, ai-je repris, si les Camelots du Roi, si le fascisme réussissent?

Un éclat de rire accueillit mes paroles, puis mon interlocuteur poursuivit:

— Le dilemme: république bourgeoise ou fascisme, nous ne l'acceptons pas. L'une prépare la voie à l'autre, la première est aujourd'hui l'antichambre de la pire réaction. Nous n'acceptons pas plus le dilemme Chautemps-Herriot: Francisme, Action française que nos amis allemands n'avaient dû se laisser bernier par le dilemme Hinden-

burg-Brüning: Hitler-Goering, pas plus que nos amis autrichiens ne devraient sonner dans le panneau Dollfuss ou Hitler.

Le seul dilemme valable pour nous est celui-ci: révolution sociale ou révolution fasciste. Seule, la révolution socialiste peut encore barrer la route à nos Lyautey. Nos Herriot, nos Chautemps, nos Daladier, tous nos démocrates réformistes n'empêcheront pas la réaction d'arriver au pouvoir.

— Alors? Si les Camelots du Roi et les Croix de feu montent à l'assaut du Parlement?

— Puisque, hélas! c'est eux qui prennent l'initiative, puisque...

— Permettez... Croyez-vous qu'à l'heure actuelle une initiative vraiment révolutionnaire venant de l'extrême-gauche aurait des chances d'aboutir?

— Non, mais seulement parce que nous avons détourné le peuple de l'insurrection pendant si longtemps. Les Camelots du Roi, eux, sont toujours sous pression.

— Alors, s'ils parvenaient à mener le flot des mécontents jusqu'aux portes du Palais Bourbon?

— Nous serions à leur côté, pour les submerger et pour leur arracher la direction de l'émeute. Le mécontentement général gonfle et s'étend de jour en jour, l'état d'esprit antiparlementaire s'accroît de plus en plus, les réactionnaires ne cessent de l'exploiter habilement à leur profit. En voilà assez! Si nous les laissons faire, ils entraineront la foule. Même nos sympathisants, dégoûtés de notre inaction, de notre carence, se joindront à ceux qui agissent. Et alors, tout est à craindre. Laisser ces débus d'émeute aux mains des fascistes et les laisser s'amplifier d'heure en heure est la pire faute que nous puissions commettre. Antiparlementarisme, lutte contre la pourriture du régime, oui, mais à notre profit, au profit de la cause prolétarienne.

— Mais, dis-je, n'avez-vous pas d'autres moyens?

— Lesquels? Prêter main-forte au préfet de police, au général Gouraud, à Tartempion ou Tartuffe du ministère des gôches? C'est ça qui nous vaudrait l'adhésion des masses! Personne ne nous suivrait.

— Et une action nettement révolutionnaire?

— Parlez-en à nos chefs! Vous verrez comment ils accueilleront la moindre de vos propositions en ce sens. S'il faut attendre d'eux une initiative quelconque en dehors de leur arène habituelle, nous pouvons nous allonger sur un sofa et tirer notre flemme. Devant les événements, devant la rumeur de Paris, devant la rumeur des provinces, savez-vous ce qu'ils font depuis quinze jours, nos chefs? Blum surveille Marquet du coin de l'œil et Marquet surveille Blum. Tous haussent, d'ailleurs, les épaules. N'ont-ils pas une influence prépondérante au Parlement? Contre l'émeute, contre le mécontentement de chacun, nos chefs ont le bulletin de vote, et cela leur suffit. Parlementarisme, ah! misère...

A peine ai-je quelque peu concentré notre entretien. Il avait lieu, je le répète, le lundi 22 janvier, donc bien avant la nuit tragique.

Le lundi 5 février, quand on m'annonça les manifestations que vous connaissez, ces paroles me revinrent à l'esprit.

Et, dans la soirée du 6, tandis que, retenu à Bruxelles, j'attendais avec impatience les nouvelles de là-bas, je savais déjà qui face au Palais-Bourbon, faisait gronder l'émeute. Je savais notamment que « Oui » serait au premier rang des insurgés.

Le 7, je prenais le premier train pour Paris et, avant la fin de la soirée, je retrouvais « Oui ». Il avait la tête bandée, la figure tuméfiée, l'avant-bras droit dans une écharpe, mais il s'amusait prodigieusement. Les premiers mots qu'il me dit furent ceux-ci:

— Ils pleurent Daladier, l'homme du Comité des Forges! Hier, ils exultaient parce que l'Argousin en chef ne s'appelait plus Chappe, mais Bonnefoy-Sibour! C'était une

De deux choses l'une

Délicate publicité

Il n'entre pas dans nos intentions de relever toutes les platitudes, les lieux communs et les truisimes nécrologiques dont la grande presse a usé d'abondance au cours de la dernière semaine.

Faisons une exception cependant pour l'« Indépendance belge », qui a eu une initiative particulièrement délicate.

Son reporter, M. Charles de la Boverie, a été voir le roi sur son lit de mort. M. de la Boverie conte cette visite tout au long d'une page et n'oublie point, afin de rendre son récit plus poignant, de décrire chacun des pièces qu'il lui faut traverser avant d'atteindre la chambre funéraire.

Et comme ce journaliste est un petit malin qui n'oublie en aucune circonstance que la publicité ne perd jamais ses droits, fût-ce au cours d'une visite au souverain défunt, voici les quelques phrases que, sans avoir l'air de rien, il parvient à glisser dans son papier:

« Puis, c'est le grand cabinet de travail du roi.

« Deux grands bureaux le meublent, couverts de papiers, de dossiers, de livres, de coupures de journaux. Voici, sur un siège bas, un tas d'« Indépendance », car il aimait à lire notre journal, immédiatement après son petit déjeuner... »

Voilà, du moins, quelqu'un qui s'y entend en publicité, ce M. Charles de la Boverie. Cette réclame funèbre, nous dira-t-on, manque plutôt de tact.

Voyons, voyons, réclame-t-on du tact et de la dignité de la part d'un journal trusté?

Les témoins gênants

Décidément, l'affaire Stavisky nous réserve encore de singulières surprises. Après le suicide par persuasion du bel Alexandre, voici l'assassinat mystérieux du conseiller à la Cour Albert Prince...

Encore un ou deux assassinats aussi mystérieux et dont les coupables ne pourront jamais être retrouvés, après quoi il est bien certain que tous les tristes individus trop bien renseignés ou dotés d'une langue trop bien pendue, se le tiendront pour dit.

Naturellement, depuis que le vénérable Doumergue et les petits camarades réactionnaires ont repris le pouvoir, la grande presse ne donne à cet événement que l'importance qu'il mérite et ne parle plus d'enlever le Palais-Bourbon d'assaut.

Pour faire suite au précédent

Au fait, avez-vous remarqué que l'état du député Bonnaure, transporté d'urgence à l'hôpital de Bayonne, ne fait que s'aggraver? Il est pris, par instants, d'étouffements bizarres. Si Bonnaure étouffait une bonne fois, tout ce qu'il sait à propos des relations de Stavisky ne serait-il pas étouffé en même temps?

Le député Bonnaure et le scandale Stavisky sont morts étouffés. Le parlement et le sénat illuminent le jour même où une telle nouvelle se répandrait.

Alors, après le lacet d'Almercyda, le bouillon d'once heures de M. Bonnaure? Qui s'appelle Borgia, à la police française?

grande victoire: c'est aujourd'hui grand deuil. Ils se lamentent d'avoir perdu le traître Paul-Boncour. Perte irréparable!

Deux heures après, je voyais mon interlocuteur du Café de la Garde Nationale, « Non ». Il fulminait.

— Eh! bien, c'est du propre, me dit-il. Communistes, anarchistes, même certains de nos camarades ont participé à l'émeute! Ils ont fait chasser Daladier et Frot. Nous avons aujourd'hui Doumergue.

— Mais vous avez aussi, dis-je, la grève générale en perspective.

Le visage de mon interlocuteur, à ces mots, s'éclaircit. Déjà, ces mêmes vocables avaient fait luire davantage les yeux de « Oui ».

— Vous en serez? lui avais-je demandé.

— Et comment! Ils ont enfin fait quelque chose, nos chefs. Il a fallu le bruit des pétards, des mousquetons et des revolvers pour les arracher à leur torpeur. L'émeute a brisé les vitres épaisses de leur béatitude.

« Oui » et « Non », d'accord quant aux volontés finales, trouvaient enfin un terrain d'entente!

Paul RUSCART.

(A suivre.)

PETIT DEBAT SUR LE SOCIALISME

A un nihiliste

De Bohy à Van Overstraeten

Suite aux articles de War Van Overstraeten consacrés aux événements d'Autriche et au plan de Man, notre ami Georges Bohy nous a envoyé un article que nos lecteurs liront avec plaisir.

Comme il sied, nous avons prié War Van Overstraeten de nous réserver sa réponse, ce qui nous permet de publier une page qui forme une sorte de petit débat autour de questions qui préoccupent, sans doute, beaucoup de nos lecteurs.

Le Rouge et le Noir est un beau journal, parce qu'on y parle librement.

C'est pourquoi j'espère bien pouvoir y parler librement.

J'aime beaucoup Van Overstraeten.

D'abord parce que j'aime sa peinture — mais ça n'a rien à voir.

Ensuite parce qu'il est sincère.

Parce qu'il a toujours été totalement et éperduement sincère.

Quand il était chrétien, il était sincère.

Quand il a cessé de l'être, il était sincère.

Quand il était socialiste, il était sincère.

Quand il a cessé de l'être, il était sincère.

Quand il était communiste, il était sincère.

Quand il a cessé de l'être, il était sincère.

Quand il était de l'opposition révolutionnaire, il était sincère.

Maintenant qu'il n'est plus rien du tout, il est sincère.

Et quand il sera autre chose, il sera sincère, toujours.

De ça, je me porte garant.

C'est pourquoi son article sur les événements de Vienne me laisse rêveur.

Van Overstraeten ignore-t-il que les ouvriers autrichiens n'ont pu lutter et tenir cinq jours et quatre nuits, que parce que la social-démocratie les avait armés, formés, encadrés, entraînés?

Ignore-t-il que les Schutzbunden ont fait depuis dix ans, l'objet des préoccupations constantes du parti, et absorbé une part essentielle de son budget?

Ignore-t-il que l'Internationale n'a cessé d'approuver cette organisation et de l'encourager?

Ignore-t-il que les Schutzbunden étaient commandés par les chefs responsables du parti?

Ignore-t-il que plusieurs militants du premier rang ont payé de leur vie d'avoir encadré leurs troupes jusqu'à la dernière seconde?

Ignore-t-il que les sociaux-démocrates Bauer et Deutsch ont combattu en tête de leurs troupes jusqu'à la dernière possibilité de résistance, et que Deutsch est gravement blessé?

Ignore-t-il que ce sont-là des sociaux-démocrates, membres de l'exécutif de l'Internationale socialiste?

Ignore-t-il que la défaite a pour origine le fait que les Schutzbunden se sont trouvés devant une armée de métier, dorénavant aucun élément ne s'est séparé pour rejoindre les troupes prolétariennes?

Ignore-t-il que Marx a insisté sur le fait qu'une révolution ou une défense prolétarienne ne peuvent s'organiser qu'avec l'armée?

Ignore-t-il que la Révolution russe doit son succès au passage de régiments à la cause de la Révolution?

Ignore-t-il que, dans un pays comme le nôtre, le seul espoir est dans la fidélité de l'armée à la classe qui fournit la majeure partie de ses effectifs?

Ignore-t-il que c'est là le but essentiel de la propagande J. G. S.?

Ignore-t-il les récents discours de Vandervelde attirant l'attention publique sur ce point?

Ignore-t-il que, si des jeunes gardes ont été condamnés ré-

cemment, M. Devèze a clairement exprimé à la Chambre, la raison de ces poursuites, qui est de désorganiser par l'intimidation la propagande militaire des J. G. S.?

Et s'il ne l'ignore pas, qu'a-t-il fait de sa sincérité en déversant les vilénies contraires à la vérité qui, quoi qu'il dise, éclaboussent plus les cadavres et les blessés d'Autriche que les sociaux-démocrates belges?

Voilà pour son premier article.

Pour le second, qui concerne le Plan, c'est le Van Overstraeten de toujours qui réapparaît.

Il sait que le Plan est une réaction contre le Réformisme. Ça ne l'empêche pas de dissimuler tout ce qui l'oppose au réformisme, et d'en faire ressortir ce qui pourrait permettre de les confondre.

Ce n'est pas par méchanceté ni mauvaise foi qu'il se livre à cet assez mince exégèse.

C'est parce que le propre de l'intelligence de Van Overstraeten, c'est le sens hypercritique. Partout où il a passé, il n'a laissé que ruines. Car il critique féroce. Il a l'intelligence des points faibles. Il y fouille toutes les dynamites de l'esprit.

Au cercle d'études sociales, l'autre jour, je l'ai entendu critiquer le Marxisme.

Tudieu! quelle exécution! Mais jamais il n'édifie autre chose. Sa manière d'agir, c'est de tuer toutes les actions.

Qu'il édifie demain une doctrine et une tactique, qu'un groupe se forme autour de lui, vous croirez ma critique injuste.

Attendez! Bientôt commencera la danse du scalp. Car il se pourrait que dans ce groupe, d'aucuns se trouvent séparés de lui par quelque nuance infinitésimale de pensée. La besogne d'épuration commencera. Van Overstraeten s'y livrera avec la passion d'un archange déchu, avec une joie intelligente et féroce.

Il se retrouvera seul, content et essouffé.

Puis il recommencera.

Eternel critique, éternel négateur. Destructeur impavide, jamais une chose féconde, jamais un mouvement coordonné ne sortira de ses élan pour tant riches de force.

Et que si d'aventure, le fascisme dont il dénonce les très

réels dangers triomphe, il dira: « Je l'avais bien prédit ».

Et il ne se doutera même pas qu'ayant divisé, affaibli, dynamité tout ce qui, du centre à l'extrême-gauche, pouvait y faire obstacle, il sera l'un des plus responsables de la catastrophe survenue.

Quand on veut que la critique qu'on formule soit féconde, c'est à l'intérieur d'un parti qu'on l'exerce. C'est un changement de direction de ce parti qu'on s'efforce d'obtenir. Mais il y faut une patience, une obstination ferme et constante, un effort douloureux, une victoire quotidienne sur soi-même et sur les autres, un pardon des injures, une persévérance à mettre sa personnalité à l'arrière-plan et l'idée à l'avant-plan, qui comporte plus de renoncements qu'une attitude de sermonneur isolé, fier de son indépendance stérile. Sur le plan de l'esprit, toutes les critiques sont vraies, et la critique peut suffire.

Sur le plan de l'action, on se heurte aux contingences matérielles et humaines. Ceux-là seuls ont le droit de critiquer l'action qui peuvent ériger en exemple la fécondité de leur passé ou les promesses de leur avenir. Quant aux autres, qu'ils agissent, où ils veulent, comme ils veulent, sous le drapeau qu'ils veulent, fut-ce le leur, et seraient-ils seuls à le tenir. Mais qu'ils agissent.

Car le peuple n'écouterait plus le bruit vain des paroles. Le seul bruit qui lui importe, c'est le retentissement rythmé de l'action précise et volontaire.

Le Plan! Vous ne l'aimez pas. Soit! Je suis prêt à faire autre chose. Non pas à bavarder, vous entendez, mais à faire autre chose, et quelque chose de mieux.

Donnez-le moi. Offrez-le moi. Clair et précis, sans phrases. Je vous attends. Et si mon attente n'est point déçue, je vous jure que je vous suivrai. Mais tant que vous ne ferez que parler, dissenter, critiquer, détruire, tant que vos mots d'ordre ne seront que des mots, un son sans forme, un retentissement sans volume ni contour, je prends ce qu'on me donne de clair, de précis, de net, de valable — ce qu'on me donne qui puisse me permettre de joindre mes forces à d'autres forces, et je dis: « Vive le Plan! »

Georges BOHY.

Pour que Bohy lise le "Peuple,"

De Van Overstraeten à Bohy

Tu es né social-démocrate, Bohy. Je ne sais si c'est un avantage, mais je prends acte. J'ai été chrétien, oui, et j'ai adhéré au socialisme, sans réserve aucune, en 1918. Je le reste.

Tu joues des étiquettes: socialiste, communiste, oppositionnel révolutionnaire... rien! Ça fait amusant.

Je vais préciser le contenu. Je ne sais si ce sera drôle pour toi.

×

Jeune garde socialiste au P. O. B., j'y défendais, avec un groupe de camarades, la Révolution russe et l'adhésion à la III^e Internationale. Nous prenions le socialisme au sérieux. Nous croyions qu'une révolution prolétarienne victorieuse et attaquée furieusement par toute la réaction mondiale, avait des droits sur nous. C'était notre tort, nous disaient. Nous n'avons pas voulu souscrire à cette opinion de Vandervelde, de Brouckère... et de Man.

Ça se passait à l'intérieur du P. O. B., Bohy. On nous a mis à l'extérieur! Nous nous sommes dit: c'est clair, le socialisme ça fait exclure du P. O. B. Alors nous sommes restés socialistes.

Nous nous sommes affiliés à la III^e Internationale. Lénine prétendait qu'elle seule était vraiment socialiste, que celle de Vandervelde avait cessé de l'être. Il avait raison. Une Internationale qui laissait assassiner Karl et Rosa, qui torpillait la Révolution russe, se déclarait déchue elle-même.

J'ai travaillé pendant huit ans au Parti communiste. Entretemps, Lénine était mort. Trotsky était livré, physiquement et moralement, aux attaques de la meute de Staline. Cette idole des opportunistes russes, sous prétexte « d'édifier le socialisme dans un seul pays », stérilisait la III^e Internationale. Il l'a réduite à l'état de spectre. Quelques désespérés s'agitent parfois sous les voiles du spectre, mais son pouvoir est nul.

Nous ne partageons pas l'erreur de Staline. Nous croyions que la victoire décisive du socialisme en Russie et ailleurs dépend de l'extension de la Révolution à d'autres pays. Que la III^e Internationale ne doit pas être un appendice de l'état soviétique. Que sa direction

doit rester indépendante. En principe, on ne nous donna pas toujours tort. Des phrases, des mots. Des faits? Aucun. Nous avons dénoncé la duplicité. Ça se passait à l'intérieur, Bohy.

On nous a mis à l'extérieur. Nous sommes restés socialistes.

L'opposition a constitué son groupe. Nous avons eu des différends avec Trotsky. Il croyait pouvoir redresser l'Internationale communiste. Nous ne le croyions pas. Nous étions pour la constitution ferme d'un nouveau parti révolutionnaire. Aujourd'hui Trotsky est revenu de ses illusions. Il préconise, en 1934, la fondation d'une IV^e Internationale. Je crois qu'il est trop tard ou trop tôt.

Mais nous sommes restés socialistes révolutionnaires, Bohy. Ainsi, ta jolie prose rythmée sur les étiquettes... ne signifie rien.

Peut-être nous diras-tu un jour ce que tu as fait au cours de toutes ces années-là. Tu as, sans doute, un peu négligé le contenu. Tu tiens à ton étiquette qui ne change pas, celle-là! Tu t'effraies des autres. Je tiens au contenu, et j'évite, tant que je peux, le piège des étiquettes.

×

Ton étiquette, examinons-la. Tu me rappelles certaines conditions de succès de la Révolution russe. Franchement, ça manque de pudeur. Tu vas fort, maître! Ne trouves-tu pas que tu devrais, avant d'exciter mon souvenir, donner des leçons sur la Révolution russe à tes compagnons de parti? Ils l'ont aveuglément combattue pendant les années les plus pénibles. Ils l'ont couverte de boue. Assistais-tu, en 1921, au débat avec Sokolov, votre drapeau d'alors?

La commune de Vienne? Tu voudrais l'inscrire tout entière à l'actif de ton Internationale. J'inscris l'héroïsme à l'actif de tous les combattants, de tous, y compris Deutsch blessé et Bauer. Mais la défaite de la commune je l'inscris aussi, sûr d'établir comptabilité équitable, au passif de ton Internationale, de son pacifisme social, de toutes ses erreurs qui font crouler la social-démocratie par pans nationaux tout entiers.

Tu cites Marx comme témoin. Tu fais bien. Relis sa « Commune de Paris ». Quelle impétueuse exaltation des héros et des martyrs. Quelle pénitance et implacable critique

des fautes commises. Et c'est notamment pour avoir pris cette critique au sérieux que Lénine a vaincu en 1917.

Et à mon tour, je m'informe de ce que tu sais.

Sais-tu qui a décidé de l'insurrection autrichienne?

Sais-tu que la direction du parti et des syndicats ont siégé pendant des jours et des jours sans décider quoi que ce soit?

Sais-tu que des groupes secrets ont dû se constituer pour arracher le mot d'ordre de combat?

Sais-tu qu'après tant d'hésitation et de flottement, le mot d'ordre de la grève générale a été lancé dans des conditions désastreuses?

Sais-tu que les Schutzbunden étaient, à peu près, isolés dans le combat?

Comprends-tu que le mouvement a éclaté un an trop tard? Que finalement, dans des conditions terribles, il a débordé les chefs imprévoyants?

Depuis des mois et des mois, un socialiste clairvoyant n'avait à se tromper sur les intentions de Dollfuss. Le manque de clarté fit perdre le temps. Et le temps perdu fit perdre la bataille.

×

Je touche à votre Plan. Bien sûr et c'est le crime du jour, je le sais! Non, cette mystification planifiée n'est pas la mienne. Je l'ai gentiment dit à Plisnier, l'autre jour. Tu dis aussi attendre l'explication. L'as-tu bien écouté, ce cher poète? Il était plein d'admiration pour Marx, mais il substitua au marxisme un bel « au-delà » à la manière de De Man. Cette manière, nous la rejurons. Si nous voyons que Marx a, parfois, dangereusement diminué la valeur des forces spirituelles et morales dans la lutte contre l'horreur capitaliste, c'est pour aboutir à des conclusions pratiques, non pour satisfaire des manies intellectuelles ou « superscientistes ».

La précision des objectifs généraux du socialisme? Elle n'a jamais pris un dixième des discussions entre socialistes de diverses tendances. Avez-vous à les inventer encore? Pas plus que nous.

Ce sont les moyens de lutte contre l'Etat capitaliste et son renversement qui sont en cause.

Et, ici, Bohy, tes phrases restent des phrases. Les événements seuls comptent.

C'est avec des moyens révolutionnaires que, malgré vous, on abat le capitalisme en Russie, en 1917.

Vos moyens laissent le capitalisme intact en Italie, en Allemagne, en Autriche et ailleurs. Le fascisme y règne aujourd'hui.

Vous êtes, dis-tu, en réaction contre le réformisme. Les preuves? Vous le condamnez des lèvres, tout bas. Hélas! vous n'êtes pas meilleur socialiste pour cela. Au contraire. A l'hypercapitalisme, comme vous dites, vous opposez l'hyperréformisme. Lis et suis Roosevelt. Il t'expliquera mieux que De Man. Les preuves de votre hypercapitalisme? La vie va les donner.

Vous visez la haute finance, l'industrie de base? Oui, mais le fascisme fait mur d'acier entre vous et le mur d'argent. Vous dites: par la démocratie, les libertés constitutionnelles. Le fascisme répond: Par le fascisme, l'armée, la police.

Vous dites: Défense nationale.

Le fascisme répond: Toutes les armes contre la classe ouvrière.

Vous dites: Parlement.

Le fascisme répond: Feu!

Votre hyperréformisme consiste à vouloir sauvegarder la démocratie bourgeoise à mesurer que le fascisme le détruit.

Tu ne veux pas la destruction des sottises, des rêves creux, des vantardises d'un pacifisme social qui ravagent vos rangs. Et cependant, si les meilleurs de vous n'y renoncent pas — et à brève échéance — nous vivrons tous ensemble la défaite décisive du socialisme.

LE CLIENT.

Patriotisme des grands magasins

Lettre ouverte à leur Chambre syndicale

Messieurs, je croyais vous connaître. Une fréquentation déjà assez longue de vos maisons me permettait d'apprécier votre activité et la nature de vos succès. Mon opinion n'a pas changé et les événements de ces derniers jours n'ont fait que l'approfondir, mais considérablement, je vous assure, et c'est pour cette raison que je vous écris aujourd'hui.

On va chez vous comme les papillons de nuit se jettent sur les brillantes lumières qui doivent les brûler. Vous nous brûlez avec tant d'habileté et de persévérance, vous mettez tant de bonne grâce à nous persuader que vos brûlures sont de précieuses avantages, que, malgré de bons avertissements, nous ne pouvons vaincre nos habitudes.

Tout le monde vous dénonce.

Vos fournisseurs vous traitent de banquiers. Vous exigez les prix les plus bas et les échéances les plus longues. (Cela ne nous change pas. Les affaires, disait Mirbeau, c'est l'argent des autres.) Certains même renoncent à vous fournir: ils perdraient leur clientèle si elle le savait, disent-ils. Nous le savons, et nous vous achetons quand même.

Vous contrevenez régulièrement à la loi des huit heures. Vous imposez à votre personnel des sa-

lares dérisoires. Vous n'avez pas honte de payer 350 francs par mois à des employés mineurs. C'est plus qu'insuffisant pour leur entretien. C'est une prime à la prostitution. C'est ainsi que vous édifiez vos fortunes. Nous le savons, et nous vous achetons quand même.

Vous passez pour charitables et humains. Les journaux impriment par vos soins qu'à l'occasion de l'ouverture d'un magasin à prix unique vous avez donné (ou, plus exactement, l'un de vous) des sommes fort rondes à l'Assistance publique. Au même moment, il est vrai, où vous consommez la ruine des petits commerçants. En raison de la liberté du commerce ils sont sans recours contre vous. Ils dépérissent, passent sous vos ordres et la concentration des capitaux suit son chemin. Aussi sommes-nous convaincus que vous êtes des profiteurs de crise. Et nous vous achetons quand même.

Pendant ce temps, Messieurs, vous vivez, et comment! Même aujourd'hui, malgré la misère toujours accrue et qui est aussi votre œuvre, vous vous offrez des voitures d'un luxe insultant. Elles vous transportent, conscients de votre force, sûrs de nous réduire, confiants dans l'avenir et dans les autorités publiques.

Dans vos châteaux et à vos chasses se pressent les invités de marque: catholiques ou francs-maçons, pourvu qu'ils soient ministres, diplomates ou nobles. Ah! si seulement ils accordaient à votre président, Raymond Vaxelaire, le titre de baron!

Quand même, Messieurs, ne vous plaignez pas trop. Les services désintéressés que vous avez rendus au pays vous ont valu quelques distinctions et plusieurs d'entre vous figurent en bonne place dans les ordres belges ou étrangers. Ce n'est que justice. Avec vos confrères de la haute finance et de la grosse industrie, n'êtes-vous pas les dispensateurs des biens de ce monde, les représentants de Dieu sur la terre? Nous vous devons infiniment de reconnaissance pour le peu que vous voulez bien nous abandonner.

Mais voici, Messieurs, que vient de mourir VOTRE roi. De lui, je ne dirai rien aujourd'hui. Les foules se sont pressées autour du cercueil, elles sont venues à son enterrement. Vous connaissez mieux que moi la foule des pèlerins. On lui prend ce qu'on veut. L'occasion était vraiment trop belle pour vous de la retenir dans vos filets, autour de vos bibelots, dans vos salons dorés, de mettre

avec amour à contribution sa bourse, de monnayer avec délicatesse et célérité son engouement à manifester, son ardeur patriotique, son loyalisme à l'égard de votre monarchie.

Les commerçants de la ville de Paris avaient décidé de fermer leurs magasins en signe de deuil le jour des funérailles. Alors, votre cœur saigna, vous prîtes le deuil pour huit jours... et vous trouvatés bon d'ouvrir vos comptoirs ce même jour dès 15 heures.

Et bien! Messieurs, ce sang-froid dans la pire douleur (la vôtre, n'est-ce pas?), ce souci de votre conservation personnelle malgré les rumeurs funèbres de la ville de Bruxelles (la vôtre, n'est-ce pas?), cet élégant accouchement des porte-monnaie à la faveur de la consternation patriotique (la vôtre aussi, n'est-ce pas?), cela, Messieurs, je n'avais osé l'espérer de votre haute bienveillance à l'égard du public.

Aussi, Messieurs, c'est avec émotion que l'on aura pu vous rencontrer, à l'issue de cette mémorable journée, tout de noir vêtus et écrasés sous le double poids de votre affliction complète et de la bonne recette de l'après-midi.

Tu demandes un programme. Bien que ce ne soit pas le lieu, résumons-le en quatre points. Objectifs :

I. Du travail et du pain pour tous.

II. Expropriation des richesses naturelles et des moyens de production collective. Ils deviennent propriété commune. Sans secteur privé.

Moyens : Moral : Affirmation de la justice socialiste contre la barbarie capitaliste. Gagner les ouvriers, les paysans pauvres et les classes moyennes à cette justice.

Tactique : Organisation immédiate d'une offensive générale contre le fascisme.

Dans la mesure où l'esprit socialiste s'affirme avec violence, il désarmera l'adversaire, même physiquement.

Notre faiblesse augmente ses instincts de cruauté. Mais, il faut lui montrer aussi que nous levons les armes parce qu'il lève les siennes.

Vois-tu, Bohy, tu devrais lire le *Peuple* tous les jours. C'est l'organe central de ton parti. Je l'ai bien lu ces derniers jours. Je sais donc où tu es et qui tu es.

W. VAN OVERSTRAETEN.

Maison du livre belge

12, RUE DES COLONIES, 12, BRUXELLES

Un livre qui s'impose :

Le baron des Robeaux

par Maurice GAUCHEZ

Prix : 15 francs belges

paru aux Editions Labor

Pour n'importe quel livre

FRANÇAIS
ANGLAIS
ALLEMAND

adressez-vous à

COSMOPOLIS

LIBRAIRIE
FRANÇAISE
ET ÉTRANGÈRE

Rue de la
Montagne
72

(près St-Gudule)

T. 12.90.40

BRUXELLES

Il était une fois un petit berger... Ainsi pourrait-on commencer à relater la vie de celui qui, après s'être montré le plus persévérant des autodidactes, devint l'un des plus actifs pionniers du mouvement socialiste.

Mais qui connaît Benoît Malon aujourd'hui ?

Il naquit le 13 juin 1841 à Pétrix (Loire). Ses parents étaient de pauvres journaliers qui se virent bientôt infliger la naissance d'un second enfant. Ce qui les décida à placer l'aîné comme pâtre chez des paysans du Forez.

Benoît avait sept ans...

Seul au milieu de ses bêtes, l'idée d'une société plus humaine le tourmentait. Cependant qu'il grandissait, patient et résolu, aidant de ses maigres ressources son jeune frère à s'instruire et à devenir instituteur.

Vingt ans... l'âge où, selon les pédagogues, on n'apprend qu'avec plus de difficulté... C'est à cette âge seulement que Benoît Malon commença à balbutier l'alphabet, alors qu'il se trouvait en convalescence chez son frère l'instituteur. Au bout de trois mois, il savait lire et écrire.

Sa guérison achevée, il n'eut plus d'autre ambition que de perfectionner son savoir. Mais pour cela, il ne devait pas retourner garder les troupeaux. Il résolut de partir à Lyon et se rendit à Paris.

Sur cette arrivée dans la capitale, Drumont a brodé une bien touchante histoire.

« Là, nous dit-il, il connaît toutes les affres de la misère, il vit onze jours avec quatorze sous; puis à bout de forces, il se sent perdu dans l'immense

Tous ceux qui s'intéressent au pacifisme intégral connaissent, depuis longtemps, le nom du grand pacifiste roumain, dont nous avons entrepris d'entretenir aujourd'hui les lecteurs du *Rouge et Noir*. Nombreux sont ceux qui auront lu ses brochures éditées à Paris (1), ses articles, palpitant d'intérêt, parus dans la *Patrie Humaine*, les feuilletons et les études qu'il a publiés dans *Esopo*, *La Raison*, *Le Semeur*, *Evolution*, *La Pensée*, et dans d'autres publications de langue française consacrées au pacifisme. Mais ce que beaucoup ignorent, c'est l'inlassable activité dont il fait preuve, depuis plus de quinze ans, dans le domaine du pacifisme intégral; les connaissances étendues et le talent remarquable, qu'il a mis, sans compter, au service de la paix; l'influence considérable, enfin, qu'il ne cesse d'exercer sur le mouvement pacifiste mondial.

Esprit universel et encyclopédique, polyglotte, écrivain polygraphe, Relgis, quoique jeune encore, a publié de nombreux volumes : des poésies, des fantaisies, des croquis, des légendes, des notes et des récits de voyages, des poèmes en prose, des romans, des essais et des critiques; journaliste, il a fondé et dirigé des revues dans son pays et jusqu'en Amérique, et collaboré à nombre de journaux et de publications; sociologue et homme d'action, il a créé l'*Humanitarisme*, institué les premiers cercles humanitaristes, développé et défendu ses conceptions dans des études sociales traduites, intégralement ou en partie, aujourd'hui, en plusieurs langues et que tout pacifiste, conscient et éclairé, se doit de connaître. Aussi, Relgis, citoyen de l'humanité, a, dès à présent, sa place marquée parmi les semeurs d'idées, les visionnaires, les précurseurs, les prophètes, qui planent au-dessus des foules, sans dédaigner descendre parmi elles, et son nom est, d'ores et déjà, assuré d'être, un jour, gravé en lettres d'or, au frontispice du grand temple de l'humanité, dont il a rêvé d'être un des bâtisseurs.

Dans cette courte étude, nous ne pouvons évidemment qu'esquisser l'œuvre pacifiste, déjà vaste, de notre ami roumain.

(1) Les Principes Humanitaristes des Intellectuels, n° 50 de la *Brochure Mensuelle*; un livre de paix *La Biologie de la Guerre*, par le professeur Georg. Fr. Nicolai, n° 77, id.; *Humanitarisme et Individualisme*, édit. de l'en-dehors, 1932; *Humanitarisme et Eugénisme*, n° 130, de la *Brochure Mensuelle*.

Un grand pacifiste roumain

EUGEN RELGIS et l'humanitarisme

Dans sa lutte implacable contre la folie de la guerre, Relgis est, avant tout, le fondateur de l'*Humanitarismul* (*Humanitarisme*), création toute personnelle, dont il a exposé les principes dans son *Appel aux Intellectuels libres et aux Travailleurs éclairés*, lancé, la première fois, en sept langues, en janvier 1923, et qu'il a analysé dans plusieurs ouvrages devenus célèbres : *L'Humanitarisme et l'Internationale des Intellectuels*; *Les Principes Humanitaristes*; *Humanitarisme et Socialisme*; *L'Humanitarisme Biblique*; *Der Humanitarismus und die Allgemeine Nahrungspflicht* (*L'Humanitarisme et l'Obligation universelle de pourvoir aux moyens de subsistance des masses*); et *L'Internationale Pacifiste* (2). Dans l'*Humanitarisme et l'Internationale des Intellectuels*, paru en roumain, mais dont il a donné un résumé français : *Les Principes humanitaristes et l'Internationale des Intellectuels*, Relgis étudie la doctrine humanitariste par rapport à l'individualisme, à l'esthétique, à la religion, à la science, au socialisme et à la révolution, et il en arrive à conclure à la nécessité, comme expression pratique de l'Humanitarisme, de la création d'une internationale, *apolitique* et même *antipolitique*, des intellectuels libres dont la mission sera de guider l'évolution intérieure de l'homme, de changer sa mentalité de violence et d'intolérance, et de préparer ainsi l'avènement de l'ère spirituelle nouvelle pour l'humanité.

Mais qu'est donc l'*Humanitarisme* de Relgis? C'est, nous dit-il, lui-même, une conception générale de la vie humaine, une doctrine pratique, qui procède du désir même de salut de l'humanité entière. C'est une expression de l'évolution biologique, économique, technique et culturelle de l'humanité qui, elle, est un *organisme unitaire*, dans lequel les races, les nations, les classes et les individus peuvent vivre en harmonie, ayant chacun sa tâche spéciale dans le cadre d'un seul intérêt commun : le progrès pacifique.

(2) André Delpeuch, 51, rue de Babylone, Paris, 1929.

par voie internationale, de l'activité créatrice des diverses catégories de travailleurs intellectuels et manuels. Les deux axes naturels de l'*Humanitarisme* sont donc le *Pacifisme* et l'*Internationalisme*, que le professeur Georg. Fr. Nicolai a fondés sur la biologie et auxquels Relgis a essayé d'appliquer, dans les domaines sociaux, les lois biologiques. Son aboutissement logique est la tendance à l'unité, signification essentielle du pacifisme et de l'internationalisme : la paix entre les nations et l'internationalisme économique, technique, scientifique et culturel doivent nécessairement ouvrir les voies à l'unité suprême de l'humanité.

L'*Humanitarisme*, dont les éléments de base sont biologiques et sociaux, est donc en liaison immédiate avec les tendances naturelles de l'évolution humaine et il a en vue, exclusivement, les intérêts et les idéaux permanents et généraux de l'humanité.

Ces principes posés, il ne sera guère difficile d'en déduire l'attitude que Relgis doit nécessairement adopter vis-à-vis de la guerre, de la révolution violente, de la politique et de l'internationalisme.

Vis-à-vis de la guerre et de l'esclavage militaire, qui la prépare et qui déshonore l'humanité, l'attitude du grand pacifiste roumain est radicale et nette. Son *Humanitarisme* n'est autre qu'un *Pacifisme intégral* décrétant, suivant le mot d'ordre d'un autre grand penseur, Romain Rolland, la résistance, l'opposition, le refus, le non absolu à la guerre et à sa préparation, déniait toute valeur au pseudo pacifisme officiel et défendant résolument le pacifisme actif, direct et intransigeant, de ces *Hommes*, de ces *martyrs héroïques*, dernier espoir et dernier honneur d'une humanité abêtie, les *Objecteurs de conscience*. Aussi Relgis, contre le soi-disant pacifisme national proclamé par certains gouvernements, veut-il affirmer le pacifisme actif d'une internationale formée par tous les groupements d'avant-garde et il nous incite à travailler sans cesse pour que la *War Resisters In-*

ternational, l'*Internationale des Résistants à la Guerre* ou *Objecteurs de conscience* et de *raison*, devienne l'*Internationale pacifiste* suprême. Lui-même a fondé et il a dirigé, jusqu'à sa suppression par le gouvernement militariste de Roumanie, la revue mensuelle *Umanitarismul*, qui représentait, pour son pays, le mouvement de l'*Internationale des Résistants à la Guerre*, et qui était le journal officiel des *Martyrs modernes* de Roumanie. Il collaborait également à la *Deutsche Zukunft*, « L'Avenir Allemand », journal officiel allemand des résistants à la guerre, qui en était à sa neuvième année quand Hitler l'a interdit, ainsi qu'à la *Front pacifiste*, « Front pacifiste », annexe du précédent.

Vis-à-vis de la révolution violente, l'*Humanitarisme* adopte une attitude fidèle aux principes du W. R. I., qui condamne toute violence politique et toute intolérance morale et spirituelle. Il égale la révolution à la guerre, dès que la violence lui est liée, comme à la guerre. Il la répudie, parce que le système militariste s'est également maintenu dans les pays révolutionnaires; parce que les libérateurs d'aujourd'hui deviennent les maîtres, sinon les tyrans, de demain; parce qu'enfin — « la logique est impitoyable — un nouvel ordre social établi par la force et l'intolérance ne peut être maintenu autrement que par la force et l'intolérance : une révolution donne naissance à une autre révolution. L'*Humanitarisme*, enfin, nous l'avons dit, est *apolitique* et même *antipolitique* et, en cela encore, il demeure fidèle à ses principes fondamentaux. La politique, en effet, est essentiellement la lutte, par la force armée, pour la domination. Elle n'est que l'activité des catégories *parasitaires*. C'est l'organisation des intérêts d'une minorité tendant à maintenir le dualisme du privilégié et de l'exploité et qui ignore le véritable progrès intellectuel et humanitaire. Tous les changements politiques, constants Relgis, toutes les réformes législatives, tous les nouveaux systèmes économiques, sont autant de manifestations fébriles,

violentes de l'instinct de conservation, non pas de l'individu, du peuple ou de l'humanité, mais de certaines classes ayant des intérêts spéciaux, des doctrines partiales et qui se maintiennent ou s'écroutent seulement par la force ou l'intolérance, par la terreur des armes et la violation de la pensée. Les idéaux politiques, aussi bien, sont éphémères; les idéaux sociaux sont ceux d'une époque; l'*idéal humanitaire est permanent* comme l'espèce humaine elle-même.

Quels sont alors les armes, les moyens d'action, la méthode de l'*Humanitarisme* et quelle est son attitude vis-à-vis de l'internationale ?

L'amour et la liberté, voilà les armes de l'*Humanitarisme*; les *méthodes pacifistes*, qui constituent d'ailleurs les seuls modes certains et véritablement humains de résoudre les conflits entre les nations et les classes, voilà ses moyens d'action; *L'évolution civilisatrice*, voilà sa méthode! L'*Humanitarisme*, d'autre part, plus large que l'*Euro-péisme* de Nicolai, plus large même que le *Pan-humanisme* de Romain Rolland, est une doctrine essentiellement internationale, puisqu'elle s'adresse à l'humanité tout entière. Mais, nous l'avons vu, la seule internationale qu'il puisse admettre et, encore un coup, il demeure conséquent avec lui-même — c'est celle de tous les groupements pacifistes radicaux, de tous les « Combattants de l'esprit », de toutes les consciences libres, qui viendraient se ranger sous la bannière blanche de l'*Internationale des Résistants à la Guerre*. A cette minorité d'avant-garde, dont les membres sont éparpillés un peu partout dans le monde, incomberait alors la lourde tâche de « désintoxication » des vieilles hérésies de la force militaire et de l'autorité de l'Etat; à elle incomberait le grand apostolat de la pacification par la purification des mensonges politiques et l'extirpation de la haine par la prédication inlassable de la vérité, de la liberté et de l'amour.

Ainsi, ainsi seulement, Relgis espère voir se réaliser, un jour, la création de l'*Etat unique de l'humanité*, vers lequel tendent et convergent, aussi bien, toutes les activités humaines. Et cet *Etat universel*, cette *Patrie humaine* sera, somme toute, l'expression sociale de la réalité biologique de l'humanité et du progrès technique, économique, culturel et spirituel de celle-ci.

Elie CHILMEZ.

UN PIONNIER DU SOCIALISME

BENOIT MALON

capitale comme au milieu d'un désert, et il attend la nuit pour se jeter à l'eau, lorsqu'il trouve une pièce de dix sous à la barrière du Trône. Il veut jouir de la vie, goûter du cidre et il se commande un festin : deux sous de cidre, quatre sous de pain, deux sous de fromage. A une table voisine de la sienne, il entend dire qu'on embauche à la teinturerie de Puteaux, et le voilà entré là comme homme de peine.

Les belles légendes poussaient drues dans l'imagination fertile de Drumont; c'est ainsi que dans son livre, la *Fin du monde*, il brosse une initiation burlesque de Benoît Malon aux rites de la franc-maçonnerie qui prête à rire, mais pas dans le sens où l'entendait Drumont.

La vérité sur l'arrivée de Malon à Paris est assez difficile à établir, faute de témoignages, mais l'on sait du moins que l'emploi qu'il trouva à la teinturerie de Puteaux, ne fut pas le premier qu'il ait occupé comme homme de peine.

Sa dure journée de labeur terminée, Benoît Malon ne se tenait pas quitte envers la fatigue et passait une partie de ses nuits à lire. Puis le besoin de s'extérioriser le poussa à écrire des poèmes; tantôt le sujet en était la révolte des opprimés comme dans la *Grève des mineurs*... ou bien il chantait les

louanges d'un grand vaincu de l'histoire, comme dans *Verchigétoria*. Il composa même un roman vengeur *Spartacus*, œuvre sentimentale et naïve contenant plus d'intentions que de réalisations et qu'il ne publia que quelques années plus tard.

Le socialisme débutait. Des brochures circulaient que Malon lisait et aidait à faire circuler. Des parlottes de bistrot s'organisaient auxquelles Malon participait... Mais faire de la propagande socialiste sous le Second-Empire n'allait pas sans risque, les simples républicains étaient déjà traqués.

1866... Le Congrès de Genève... Benoît Malon fut de ceux qui jetèrent les bases de la première Internationale. Ce qui lui valut à son retour en France les attentions de la justice impériale. Il fut condamné à trois mois de prison.

A sa libération, la propagande le retrouva plus ardent que jamais. L'*Internationale* avait été dissoute, on en fonderait une autre. Et ce fut la *Fédération des sociétés ouvrières*, mise debout en 1860.

Au début de 1870, Benoît Malon participa à la grève du Creusot, puis il entra à la *Marseillaise* comme rédacteur.

Il fut de nouveau remarqué par les juges de l'empereur qui le gratifièrent cette fois, d'une année de geôle, qu'il n'accomplit d'ailleurs pas entièrement, la

guerre ayant éclaté.

Le 31 octobre, il fut nommé adjoint au maire du XVII^e. Et quand il s'agit d'envoyer des délégués à l'Assemblée nationale, 117.483 électeurs votèrent pour Benoît Malon...

Mais il ne resta pas longtemps membre de l'Assemblée. Aux premières réunions, il fut question des préliminaires de paix. Benoît Malon estimant honteuses les conditions auxquelles adhéraient les républicains donna sa démission et quitta Bordeaux, écouré.

Revenu à Paris, il reprit tout bonnement ses fonctions municipales.

La Commune survint et Malon en fut l'un des membres... Mais l'insuccès de l'insurrection l'obligea à s'exiler après avoir erré plusieurs jours dans Paris.

A Genève, où il s'était fixé, il collabora à la *Revanche* et publia l'*Exposé des écoles socialistes françaises*, puis il partit en Italie, d'où il fut expulsé. Il dut retourner en Suisse. L'amnistie le ramena en France où il reprit la lutte pour la cause socialiste. Rédacteur de l'*Intransigeant*, puis à l'*Emancipation* de Lyon, et enfin rédacteur en chef de l'*Egalité*.

Différentes fractions socialistes s'affrontaient en des polémiques stériles; les deux plus importantes étaient « l'alliance socialiste républicaine » à ten-

dance opportuniste, et le « parti ouvrier », exclusivement socialiste. Benoît Malon adhéra à cette dernière fraction et commença de publier son œuvre la plus importante « l'histoire du socialisme ». Le premier volume : *Le parti ouvrier et sa politique* fut préfacé par Valès. Sous forme d'une lettre à Benoît Malon, l'auteur de *L'insurgé* critiquait la division des forces ouvrières.

« Depuis que nous sommes devenus camarades devant les juges de l'empire, la famine du siège, le canon de Versailles, écrivait-il, tu m'as toujours vu marcher avec le peuple; mais toujours aussi tu m'as vu vivre près de lui, en soldat libre, sans numéro de régiment à mon képi. Libre je resterais aujourd'hui comme autrefois. Ne t'attends donc pas à m'entendre parler collectivisme ou anarchisme. Je ne vais pas m'enfermer dans un bivouac quand j'ai devant moi tout le champ de bataille révolutionnaire. »

Mais la division faisait son chemin. Et aux élections de 1885, il y avait trois listes socialistes à Paris.

Les *possibilistes* derrière Allemane, une liste *fédérative socialiste*, composée de socialistes de diverses nuances et de radicaux, et celle du *parti ouvrier* avec Benoît Malon, Vaillant, Guesde, Lafargue.

Il n'y eut pas d'élu du parti

ouvrier et, peu après, Benoît Malon cessa de faire de la politique active pour se consacrer à la *Revue socialiste* qu'il venait de fonder. Il rêvait l'unité socialiste que devait réaliser Jaurès vingt ans plus tard et n'eut de cesse d'en prôner la nécessité.

Le boulangisme trouva en lui un adversaire irréductible. « Nous serons toujours pour la République, le socialisme et la révolution », écrivit-il dans la *Revue Socialiste*, « et contre toutes les tentatives dictatoriales ou rétrogrades. »

Après le Congrès du 14 juillet 1889, au cours duquel certains pensaient réaliser enfin cette unité tant désirée et si nécessaire, Benoît Malon écrivit dans la revue : « Quel magnifique spectacle si en cette solennelle circonstance les partis ennemis qui divisent le socialisme français avaient su oublier leurs ressentiments et leurs rivalités. »

Il vieillissait, devenait de moins en moins combattif et ne prit même pas parti en faveur de la manifestation du premier mai. Ce ne fut qu'en 1891 qu'il demanda dans la *Revue Socialiste* que le premier mai soit l'occasion d'une célébration grandiose de la fête du travail.

Il mourut le 13 septembre 1893, à Asnières... Il venait de publier les trois derniers volumes de son *Histoire socialiste, l'Evolution mondiale et le socialisme*, le *Socialisme intégral* et les *Lundis socialistes*. Sa mort passa presque inaperçue. La grève de Carmaux venait d'éclater et déjà grondait la grosse voix de Jaurès...

Gaston VAUDELIN.

LA MUSIQUE

A LA MONNAIE. « LES DEUX BOSSUS ».

Ce ballet, composé par M. Paul Gilson sur un argument de M. Lucien Solvay, date d'une vingtaine d'années, et il est regrettable qu'on en ait attendu la création aussi longtemps. Personne ne conteste les dons magnifiques de M. Paul Gilson, son talent d'invention mélodique, la richesse éblouissante de ses orchestrations, la vivacité de son inspiration sans cesse renouvelée. Un poème médiocre (médiocrité rendue plus évidente encore par le voisinage d'une musique étonnamment évocatrice) a fait jadis beaucoup de tort à l'admirable poème symphonique qu'est « La Mer ».

S'inspirant d'un récit rhénan, M. Solvay a bâti un scénario où il montre un premier bossu doué de toutes les qualités, bon musicien et excellent cœur, et un second bossu, instrumentiste maladroit et de caractère épouvantable. Evidemment, le premier bossu se voit gratifié de toutes les faveurs de la Reine des Fées, devient un jeune homme de belle prestance, tandis que son triste confrère est la risée de tout le village.

Que dire de la musique de M. Gilson, sinon qu'elle se plie à toutes les situations : tantôt colorée, frémissante de rythme dans la valse et la fête, tantôt ironique dans les scènes du mauvais violon. Une œuvre qui honore l'art musical belge et que la Monnaie a montée avec des soins dignes d'éloges. M. Bastin, ainsi que Mmes d'Astra, Bella, Mertens, Coeck, Longuehaleine, MM. de Ghistelles, Rœgiers, Grey et Piraux l'ont conduite au succès.

CONCERT DU CONSERVATOIRE.
Si la première partie du dernier concert fut assez languissante malgré la belle interprétation de l'air d'« Atalante » de Haendel par Mme Sabine Katter, tout l'intérêt se porta sur l'exécution de la Deuxième Symphonie de Mahler, qui fit oublier l'ennui du Concerto de Pugnani et ses pitoyables cadences.

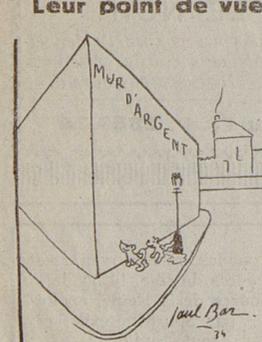
L'exécution de la Symphonie de Mahler manquait certes de fini et il y eut des accrocs, mais il faut remercier M. Defaux d'avoir inscrit à ce programme cette œuvre de la première période du maître viennois, et de l'avoir dirigée avec autant de fougue et de conviction.

Mahler, que les meilleurs musiciens de

CALENDRIER DES CONCERTS

- MERCREDI 28 février :
- à 20 h. 30, en la Salle du Conservatoire : Concert Guller ; Musique de chambre ; Dupré, Hens, Teugels, Rahier.
 - à 20 h. 30, en la Grande Salle du Palais des Beaux-Arts : Ray Ventura.
- VENDREDI 2 mars :
- à 20 h. 30, au Conservatoire : Récital de piano par Mlle Marcelle Meyer.
- SAMEDI 3 mars :
- à 14 h. 30, en la Grande Salle du Palais des Beaux-Arts : Concert Philharmonique, sous la direction de Erich Kleiber (Grétry, Rousseau, Jongen, Berlioz).
- DIMANCHE 4 mars :
- à 14 h. 30, en la Grande Salle du Palais des Beaux-Arts : deuxième audition du Concert Philharmonique.
 - à 20 h. 30, en la Grande Salle du Palais des Beaux-Arts : Les Comedians Harmonists.
 - à 21 heures, en la Salle de Musique de Chambre du Palais des Beaux-Arts : Les Ballets Jooss.
- LUNDI 5 mars :
- à 21 heures, en la Salle de Musique de Chambre du Palais des Beaux-Arts : Les Ballets Jooss.
- MARDI 6 mars :
- à 21 heures, en la Salle de Musique de Chambre du Palais des Beaux-Arts : Les Ballets Jooss.
 - à 20 h. 30, au Conservatoire : Jenny Solheid et Nany Philippart.
- MERCREDI 7 mars :
- à 20 h. 30, au Conservatoire : Concert Ledent, avec Mme Yelly d'Aranyi.
 - à 21 heures, en la Salle de Musique de Chambre du Palais des Beaux-Arts : Les Ballets Jooss.

Leur point de vue



— Moi, je n'oserais jamais contre celui-ci... —

Le Théâtre

Aux Galeries LA REVUE DUBAS D'LA VILLE

Lucien Fonson et René De Man, ayant jugé qu'un peu de musique et quelques chansons viendraient à point pour distraire le public de ses préoccupations nationales et internationales, se sont mis d'accord pour écrire une revue et pour la présenter sur le plateau des Galeries. A écrire en collaboration, des auteurs risquent moins d'entamer leur réputation personnelle. En effet, si une scène est moins bonne qu'une autre, on peut toujours excuser l'un des auteurs en supposant qu'il n'a pris qu'une part infime dans son élaboration. C'est ce que nous avons fait, tour à tour, pour Fonson et De Man. D'ailleurs, disons tout de suite que leurs quatre sketches ne manquent ni de finesse ni d'esprit. Les allusions qu'ils se permettent, au sujet de l'actualité politique et financière, sont évidemment d'une extrême douceur. Mais ne demandons pas au directeur d'un théâtre royal d'être trop sévère pour des personnages qui, peut-être, se comptent au nombre de sa clientèle. « La revue 1900 », « Où va notre or ? », « Dire ou ne pas dire » et « La lessive générale » s'écoulent sans ennui, d'autant plus que de charmants airs d'autrefois sont évoqués discrètement et que Jane Smile, diseuse pleine de grâce, détaille chacun de ses couplets le plus joliment du monde. Jef Orban, Edgard Willy, Dekok et Daubouys forment un ensemble savoureux et conventionnel à souhait.

Quelques numéros de music-hall ont également été inscrits au programme : Matou et son orchestre cubain, les danseuses Marylou et Jalma Ifa qui s'exhibent dans quelque rumba, biguine et danse sauvage, et surtout les douze Beautiful Girls (qui sont réellement de très jolies filles, brunes de peau, blondes et rieuses) dont les rythmes endiablés obéissent à une discipline rigoureuse sous la conduite de la gracieuse Rosalind Wade.

Et puis, il y a Marie Dubas !

Passons sous silence le sketch du premier acte, dans lequel elle paraît en Dompteuse d'hommes, et venons en tout de suite à son extraordinaire tour de chant. Chacune de ses chansons est un petit poème, un petit acte dramatique ou léger qu'elle joue, chante et danse avec une vivacité, un entrain, une émotion remarquables. Son répertoire est des plus variés. Il va de Rosemonde Gérard à Henri Heine, en passant par Francis Carco, des chansons de marins aux chansons de soldats ; et qui pourrait s'empêcher de fredonner avec elle ces fameux « Hussards de la Garde » et cet irrésistible « Pedro », qui lui valent, à chaque fois, un si grand succès ? Il faut voir la mimique de Marie Dubas lorsqu'elle détaille les couplets des « Vieilles cancanières derrière leur fenêtre » ou ceux, non moins drôles, qui s'intitulent « Quand je danse avec lui ». Cette artiste possède, à un haut degré, le sens de l'observation et une fantaisie si spontanée qu'elle donne vraiment l'impression de s'amuser autant que ses auditeurs. Sa « Prière d'une fille à la Vierge Marie » fait songer au plus pur Jehan Rictus, et son visage, étonnamment expressif, passe de l'espérialité la plus faubourienne au pathétisme le plus émouvant.

Marie Dubas ? La Chanson faite femme.
Marcel DEHAYE.

LE CINÉMA

Revue des films

CASANOVA.

Mosjoukine, dans un rôle où il eût brillé il y a vingt ans. Quelques moments « affriolants », et qui tiendront en haleine tous les concierges du royaume. De la bêtise, du ridicule, de l'esprit « bien français » en veux-tu en voilà.

De quoi se marrer.

GEORGES ET GEORGETTE.

Cela vaudrait bien « Un Soir de Réveillon » ou « Simone est comme ça », s'il n'y avait la mise en scène honnête de Reinhold Schunzel et quelques interprètes plus supportables, à tout prendre, que M. Henry Garat. Mais, quand même, on ne refait pas impunément le « Chemin du Paradis », ni autres.

TARZAN L'INTREPIDE.

On ne s'y retrouve plus très bien, parmi tant de Tarzan, de Weissmuller, de Buster Crabbe, d'hommes-singes, d'hommes-lions, d'hommes-crocodiles.

Toujours est-il que ce film nouveau (?) nous fait passer quelques moments de la joie la plus douce, ce qui, peut-être, n'est pas à dédaigner.

OCTOBRE.

Bien que muet et d'un intérêt d'abord historique, « Octobre » dépasse de cent coudées en intérêt cinématographique comme en puissance révolutionnaire, tous les « Enthousiasme », les « Ivan » et autres « Montagnes d'or ».

Avec le « Potemkine », le meilleur film de la production soviétique qu'il nous ait été donné de voir.

G. D.

ELDORADO

Prolongation du grand succès

BACH dans



BACH MILIONNAIRE

C'est un GEXEFILM.

CARREFOUR

5, PLACE MADOU

La VERITE

sur la REVOLUTION RUSSE

OCTOBRE

« Dix jours qui ébranlèrent le monde »

C'est un film de EISENSTEIN.

au Plaza et au
Studio Select
LE TRIOMPHAL SUCCES DE
La London Film
Catherine
de Russie

avec
Elisabeth Bergner
et
Douglas Fairbanks Jr
film d'Alexandre Korda

SCALA

Place de Brouckère

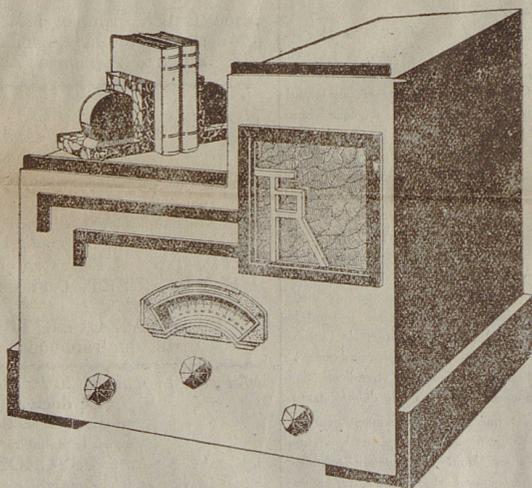
A partir de vendredi prochain :

S. O. S. Iceberg

Le drame des régions polaires.

Un film que vous verrez.

TENORADIO



L'élégant récepteur à 4 lampes pour courant alternatif qui a réuni les suffrages du véritable amateur de T. S. F. qui se double d'un homme de goût



UN PRIX INTERESSANT
1.950 frs.

DES CONDITIONS UNIQUES DE PAIEMENT

12 mensualités de 167 fr.
ou 18 mensualités de 113 fr.
ou 24 mensualités de

86 fr.

A peine introduit dans le commerce le
TENORADIO

A CONNU LE PLUS BEAU SUCCES De fabrication belge

TENORADIO est garanti 2 ANS

Création et exclusivité

de

L'Agence Dechenne s. a.

BRUXELLES - 28, rue du Persil - BRUXELLES

Dépôts à CHARLEROI et à LIEGE

Réclamez notre catalogue en trichromie.

Dites-nous si vous avez une antenne.

Demandez-nous une démonstration gratuite.

club de l'écran

Mardi 6 mars, à 20 h. 30.

AU CASINO
Ch. de Louvain, 28
(Place Madou)

PREMIERE du Film de
JORIS IVENS et HENRI STORCK
BORINAGE

Prologue par le Théâtre Proletarien
On commencera par
Mélodie du monde

de Walter Ruttmann.
PRIX DES PLACES : Balcon, 8 frs. Membres, 5 frs ; - Fauteuil, 12 frs ; Membres, 9 frs ; - Chômeurs, 3 frs.
LOCATION : Librairie Henricquez, 13, rue d'Edimbourg (porte de Namur) ; tél. 11.47.64 - Vu l'affluence probable, il est prudent de retenir ses places.

CERCLE D'ART THEATRAL
cherche exc. acteurs des deux sexes.
Ecrire avec détails : C. 1000, 27, rue Vondel, Bruxelles.

SANS-TRAVAIL, adressez-vous à CERES, 177, Augusteijnsllei, Braschaet, association de retour à la terre avec cultures en Corse.

Plus que jamais un organe libre de toutes attaches est nécessaire.

Indépendant, d'esprit combattif, ardent dans la polémique, sans jamais en prendre à son aise avec la vérité, LE ROUGE ET LE NOIR est votre journal.

Lisez-le ! Faites-le connaître.
Abonnez-vous en versant 40 fr. au cpte-ch. postal 2883.74.

Le Cinéma Militant

La Fédération Locale des Travailleurs du Livre de Bruxelles possède un actif Groupe des Jeunes dont le but est l'éducation syndicale et de classe de la jeunesse ouvrière. Entre autres moyens éducatifs, ce Groupe a recours à des séances cinématographiques où sont présentés et commentés des films à tendances révolutionnaires.

La prochaine séance aura lieu le mercredi 7 mars, à 7 h. 30, au Panthéon-Ciné, 47, chaussée d'Anvers (Porte d'Anvers).

Au programme :

KUHLE WAMPE
(Le drame de la jeunesse et du chômage en Allemagne)

Histoire du Soldat Inconnu
(Film satirique de Storck)

Frais de participation : 2 francs.

UNIVERSAL FILM présente à la Scala



Le chef-d'œuvre cinématographique que vous irez voir
Le drame des régions polaires
Musique de Paul DESSAU.

Mise en scène de Arnold FRANCK.

le ROUGE et le NOIR

Séance du 21 février

Cù va la France ? ...

La présence à la tribune de l'extraordinaire orateur qu'est Philippe Lamour avait amené l'affluence au Rouge et Noir. En outre, l'importance du problème qui sera traité, ce soir, ne peut échapper à personne. Les émeutes récentes de Paris ont brutalement rappelé à ceux qui auraient pu en douter que la France, à son tour, passe par un état de fièvre et que, vraisemblablement, à l'exemple d'autres grandes nations elle va connaître une modification de régime. Quel sera ce régime ?

La France sera-t-elle fasciste ? Socialiste ? Ou rappellera-t-elle ce bon M. de Guise qui vient rédiger ses proclamations en notre bonne ville de Bruxelles ?

Philippe Lamour répondra avec cette verve, ce talent et cette clarté que nous lui connaissons.

C'est, probablement, dit-il, le premier auditoire devant lequel je pourrai traiter de ces questions d'une façon toute objective. Le public du Rouge et Noir a l'habitude d'entendre exposer toutes les idées à sa tribune, il a les qualités de compréhension nécessaires pour accepter et examiner les idées qui, parfois, le choquent le plus.

Philippe Lamour ne nous a pas habitués à ces introductions prudentes; pour user de semblables ménagements, il faut qu'il soit bien certain de heurter, tantôt, une partie de l'auditoire et certaines opinions préconçues. C'est que, précisément, dit Philippe Lamour, au sujet de ces émeutes du 6 février, il y a beaucoup d'opinions préconçues. Presqu'autant qu'il y a de partis politiques. Chacun donne sa version, chacun rejette les responsabilités sur l'adversaire.

On a affirmé que ces émeutes furent le résultat d'un véritable complot, qu'elles furent mûrement préparées. Ce n'est pas vrai ! Et Philippe Lamour de nous décrire cette masse de manifestants où se trouvaient quelques centaines ou quelques milliers de camelots et de communistes mais où la grande foule était constituée de citoyens n'appartenant à aucune formation politique et poussés vers la place de la Concorde par la seule indignation qu'avait provoquée le scandale Stavisky.

Ici, Philippe Lamour ouvrira une parenthèse afin de tracer un portrait du Français moyen, individualiste à outrance, naturellement rebelle à l'organisation, mais que son sens de la justice peut entraîner à certaines heures sur les barricades et jusqu'à la Terreur. C'est parce que le gouvernement n'a pas compris que la protestation contre un scandale — qui n'est que l'illustration d'un régime qui est un scandale permanent — ne se limitait pas à quelques fractions politiques d'extrême-gauche ou royaliste que l'émeute a pu prendre une

telle ampleur et que le sang a coulé.

Au lieu de quelques centaines de camelots du roy excités, c'est devant des dizaines de milliers de manifestants que la police s'est, tout à coup, trouvée. Les barrages furent enfoncés, la multitude s'avançait déjà vers le Palais-Bourbon... On sait le reste.

On traite Daladier d'assassin parce que la garde mobile a tiré. Et, en effet, Daladier est un assassin. Non pas uniquement parce que des dizaines de citoyens ont été abattus, mais parce que c'est inutilement qu'ils furent tués.

Daladier devait s'en aller avant le 6 février, ou bien, s'il prenait la terrible responsabilité de défendre la République par les armes, il devait persister dans sa fermeté, il devait garder le pouvoir. Le 6 février, Daladier n'était pas un assassin, le 7 février, bien. Car comment qualifier l'homme qui a le courage de faire tirer sur la foule mais n'a pas le courage de résister à des pressions politiques ?

Ah ! si encore, s'étant avoué incapable de mener son œuvre de redressement à bien, il avait légué le pouvoir à un gouvernement apte à faire mieux.

Mais non, alors que la protestation populaire s'adresse précisément à un système, à des hommes qui ont instauré et favorisé la corruption, c'est aux types les plus représentatifs de ce système que Daladier abandonne le pouvoir.

Je me résigne, ici, à vous avouer qu'il me serait impossible de reconstituer le pamphlet terrible que Lamour dirige contre le gouvernement Doumergue. « Ne voulant faire appel à nos pères on a appelé nos grands-pères », s'écrie-t-il. « Ah ! on parle d'une trêve d'apaisement. C'est-à-dire que cet apaisement consiste simplement à ne rien faire ! »

Après quoi Lamour fait la critique de la corruption qui s'est introduite dans les partis politiques et des compromissions attachées au régime parlementaire.

C'est pourquoi à la question : *Où va la France ?* Philippe Lamour répond : « La France va vers le pire fascisme; le fascisme des vieillards et des corrupteurs ».

Nous laisserons-nous faire ? demande Ph. Lamour, ou tenterons-nous d'organiser les masses des travailleurs français ? Si nous voulons créer une organisation, il faudra tenir compte de maints facteurs particuliers à la France. Notre politique devra s'exercer dans le cadre national comme c'est le cas d'ailleurs de la politique poursuivie par la Russie, l'Allemagne ou l'Italie. S'exerçant sur un plan national, elle devra tenir compte de la question paysanne et des classes moyennes qui jouent en France beau-

coup plus qu'en Belgique. Cette politique, elle devra être faite au bénéfice de tous ceux qui travaillent. Elle devra rendre à la France sa vraie mission, qui est, non pas d'apparaître comme le pays des vieillards et du pire militarisme, mais d'être, comme jadis, un élément de progrès et de civilisation.

Après l'ovation qui est faite à Philippe Lamour, notre ami Georges Gérard prend la parole. Il dit l'étonnement que nous avons tous ressenti, ici, devant l'absurdité des mesures prises par le gouvernement Daladier. C'est une curieuse façon de chasser un préfet de police que le nommer à la Résidence générale du Maroc. Nous n'avons pas compris cela, pas plus que la nomination de M. Thomé à la Comédie-Française.

Après quoi, Georges Gérard s'étonne de l'attitude si différente de la presse belge à l'égard des émeutes de Paris et celle de Vienne.

Alors que, d'un côté, des factieux qui veulent porter atteinte au régime républicain et priver une majorité de ses droits sont loués comme de bons patriotes; de l'autre côté, à Vienne, les ouvriers qui ne font que défendre les libertés qui leur ont été garanties, sont traités comme des bandits et des criminels.

En Belgique comme en France, la presse a pris cette attitude inqualifiable et qui laisse trop bien deviner qu'elle a obéi à un mot d'ordre.

Après quoi Gérard exalte l'héroïsme des ouvriers de Vienne qui ont préféré mourir que de trahir le socialisme. Ah ! oui, le socialisme semble être en déclin et voici, en peu de temps, deux pays où la social-démocratie était des plus fortes, voués au fascisme.

En Belgique, même, on se demande ce que réserve l'avenir. La grève générale va être déclarée à Verviers, de sourdes rumeurs nous parviennent du Borinage.

Cependant, ces défaites peuvent-elles nous entraîner à abdiquer notre foi socialiste ? Non, car le socialisme, momentanément effacé, ne peut périr. Et Gérard rappelle ces petits groupes d'émigrés russes se réunissant dans quelque capitale d'Europe avant et après 1905, parmi lesquels se trouvait Lénine. Lénine qui jamais n'a abdicqué sa doctrine même aux pires heures du tzarisme et à qui le temps a fini par donner raison.

Ah ! je le sais, dit Gérard, nous avons manqué le moment propice. En 1919, alors qu'il était possible de réaliser le socialisme dans presque toute l'Europe, alors qu'une formidable vague de révolte paraissait de-

voir englober le vieux monde, des erreurs inexplicables et impardonnables furent commises.

Aujourd'hui, des milliers d'ouvriers paient de leur sang, les erreurs des chefs de jadis.

Pourtant, nous ne désespérons pas du socialisme. Et si le fascisme veut soumettre notre pays, les ouvriers belges sauront se battre avec le même courage que leurs camarades autrichiens.

Après que les applaudissements qui ont accueilli cette profession de foi se sont apaisés, s'ouvre le débat public au cours duquel interviennent MM. Pierre Daye, Ernestan, G. Evert, Levy et Zankin et quelques autres auditeurs.

Parmi ces derniers, quelqu'un provoque les huées unanimes du public, lorsqu'il signale que le député Mathieu a déclaré à un journaliste de la Nation Belge, que les manifestants de samedi dernier étaient des « crapules ».

Un auditeur a demandé à Gérard ce qu'il pensait du plan de Man. Gérard rappelle qu'il fut un des rares membres du P. O. B. à critiquer et à rejeter le plan. Il dit pourquoi et s'étend ensuite sur ce qu'il entend par « marxisme vivant ». En U. R. S. S., dit-il, on tente la réalisation de ce marxisme-là. Ce marxisme ne peut se réaliser que dans la révolution.

On a questionné Philippe Lamour sur le sort du brave duc de Guise. Trois personnes ne croient plus à la Restauration, affirme-t-il : Daudet, Maurras et le duc de Guise.

En passant, il répondra à Gérard. « C'est très joli de vouloir mourir en martyr pour le socialisme, mais c'est une perspective peu encourageante et sans grand avenir. Quitte à abandonner quelque chose de sa doctrine, il vaut mieux tenter de se battre avec quelques chances de succès. Vous citez Lénine, mais précisément s'il est un opportuniste de génie, c'est Lénine ».

Nous voulons nous battre et mettre le plus d'atouts dans notre jeu. C'est pourquoi Philippe Lamour appuyé par quelques amis, vient de fonder un nouveau parti qui se propose d'arracher la France aux vieillards et aux corrupteurs, qui prévoit le contrôle par l'Etat du crédit et de l'industrie de base, qui désire voir appliquer la syndicalisation obligatoire. Syndicalisation des campagnes aussi bien que du prolétariat.

Ainsi, armé d'un programme neuf et hardi, Philippe Lamour espère voir son parti réaliser l'unité si longtemps souhaitée des classes ouvrière et paysanne qui, ensemble, fonderont la république des travailleurs.

COURRIER DES LETTRES ET DES ARTS

OOO De nombreux écrivains de langue française ont signé l'appel de l'unité d'action contre le fascisme qui avait été adressé à de nombreux intellectuels. Voici quelques-uns de ces signatures :

Alain, Pierre Audard, Jean Richard Bloch, André Breton, Féliçien Challaye, René Crevel, Paul Eluard, Elie Faure, Ramon Fernandez, Jean Guehenno, Maurice Heine, Henri Jeanson, André Lhote, André Malraux, Edouard Peisson, Henry Poulaille, Henri Philippon, Jules Rivet, Paul Signac, Roger Vildrac, etc.

OOO L'hospice littéraire de France, mieux connu sous le nom d'Académie Française, a déversé quelques-uns de ses pensionnaires dans la poubelle de la politique. Citons M. Louis Barthou, bibliophile, lettré, orateur et historien, agé glorieusement de 72 printemps, et M. Henri-Philippe Pétain, 78 printemps, maréchal de France depuis 1918. L'Académie Française se trouve donc bien représentée dans le ministère d'Union nationale actuel. Mais les lettres y ont encore d'autres représentants, et notamment MM. Edouard Herriot, Albert Serraut, André Tardieu. Ajoutons encore

que l'élection de M. Gaston Doumergue à un des sièges vacants sous la Coupole semble désirée. Le président du conseil a 71 printemps.

OOO M. Tardieu, André, a publié très récemment un livre intitulé *L'heure de la Décision*. M. Maurice Cartier dit dans *Griegoire* que « M. André Tardieu livre au lecteur les secrets de son expérience, avec une intelligence et une autorité devant lesquelles on ne peut que s'incliner ». S'incliner ? Le lecteur ne pourrait-il pas s'inspirer de cette expérience et se livrer aux merveilleuses combinaisons qui sont les secrets de la brillante réussite de M. André Tardieu ?

OOO *Le Canard Enchaîné* a prouvé une nouvelle fois qu'il n'était enchaîné qu'à la plus stricte dignité humaine. Après avoir révoqué jadis M. Pierre Scize qui avait jugé opportun d'accepter la Légion d'honneur qu'il avait tant de fois jugée la plus immorale des récompenses, le vaillant hebdomadaire, dirigé de main de maître par Maurice Maréchal, s'est séparé de son bon collaborateur Georges de la Fouchardière, à la suite d'un article mielleux sur M. Jean Chiappe, qu'il avait publié dans *L'Œuvre*.

OOO Nouveaux hebdomadaires : *Vendémiaire* (dirigé par le colonel Guillaume, dont les coloniaux vantent la compétence et le sens de l'Empire (!); *Cadet Reusselle*; *Tout à Vous* (Arthème Fayard le veut!); *Touché à tout*; *La Lessive* (satirique!); *Les Veillées de Paris* (Edit. Albin Michel); *Ecoutez-moi* (hebdomadaire illustré de Marthe Hanau); *Questions du Jour* (heureusement trimestriel), etc....

D'autres revues disparaissent et elles sont aussi nombreuses. OOO Annonçons également la parution de *L'Incorruptible* (organe de la Seconde Révolution française), dirigé par le groupe

qui dirige Philippe Lamour, et luttant pour la grandeur de la Jeune France !

OOO La courageuse revue *l'Action Musicale* rapporte un écrit visant M. Clément Vautel « notre distingué compatriote bien parisien », qui se fait le champion de la musique « légère » à la Radio. « Il trouve », écrit *l'Action Musicale* que les émissions « classiques » sont « embêtantes » et que la radio doit être réservée aux goûts de la masse et non à ceux d'une minorité « pédante » et « prétentieuse ». M. Clément Vautel préfère « Viens Poupoule » à la IX^e de Beethoven. Cela ne nous donne pas du tout.

OOO Dans *Les Nouvelles Littéraires* un vigoureux article, d'ailleurs faux, d'André Suarès sur *Coriolan*. Shakespeare, à mesure que les ans l'écartent de nous, se rapproche davantage de la vie ?

OOO En toute indépendance d'esprit M. Jean Desthieux continue la publication de la revue dont il est l'unique rédacteur : *Heures perdues*. Sont-ce bien des heures perdues, celles que depuis cinq ans il a consacrées à rédiger ces cahiers de critiques et d'analyses dans lesquels se trouvent réunies des notes fort pertinentes sur la plupart des événements politiques, des questions poétiques ou littéraires ? Nous ne le croyons pas et signalons à titre d'exemple le sommaire du dernier fascicule, le premier de 1934 : *Stavisky, requin râté*; *Un pédagogue à réformer*; *Pas contre M. Paul Valéry*; *L'horreur de la vie comode*; *Encore la Prostitution*; *Discours manqué*; *Courants d'air*; *Congé pour les muses*, etc.

OOO La promotion ou la destitution de M. Thomé a fait couler, dans tous les pays, des flots d'encre de toutes les couleurs. Voici un écho paru dans *Les Nouvelles*

Littéraires :

« Quant à M. Thomé qui fut durant 24 heures administrateur de la Comédie-Française, ses fonctions à la Sûreté Générale ne l'ont jamais empêché d'aimer les poésies. C'est un fervent bibliophile et il connaît presque par cœur toute l'œuvre de Paul Valéry ».

Maintenant nous comprenons mieux, la prestation unanime des journaux de toute tendance !

OOO *Germinal*, du 10 février, est presque réservé entièrement aux événements politiques du 6 février qui nous paraissent déjà si éloignés. Notons cependant une nouvelle de G. Ribemont-Dessaignes *La mort provinciale*, un article au sujet du livre de Mme Anne-Léo Zévias : *Damiens le Régicide*, par Maurice Délepine; la fin d'une étude de Henri Poulaille, intitulée *Les Le Nain ou Louis Le Nain ?* et un article de G. Joly. En relisant Blanqui : *Technique de l'émeute*.

OOO *Monde* perd de son intérêt à la parution de chaque numéro nouveau. Dans le n° 292, nous ne trouvons guère plus qu'une étude de Ilya Ehrenbourg : *Les vertus et les talents*, que d'ailleurs nous connaissons déjà, et dans le n° 293 il n'y a absolument aucun document de valeur. Une belle revue mourait, une belle revue est morte.

OOO Dans le numéro du 23 janvier, de *New Masses*, la très belle revue révolutionnaire américaine, citons quelques articles remarquables : *Half Dollars to Live On*, traitant des mesures inflationnistes qu'a pris le président Roosevelt; *Parties Unknown in Georgia* par Erskine Caldwell; *Lenin the Social Scientist* par Moissaye J. Olgin; *Blood on the Lettuce* par Michael Quin. De nombreux et excellents dessins illustrent le fascicule.

Sadi de GORTER.

Tribune libre de Bruxelles LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération internationale des Tribunes libres

En la salle des Huit Heures

11, place Fontainas. Prix d'entrée : 4 francs. Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture à 20 heures

Toutes les séances sont publiques. Une enceinte spéciale est réservée aux abonnés. L'abonnement est personnel. Il donne accès à toutes les séances. La saison 1933-1934 prend fin au mois de juillet. Le prix de l'abonnement jusqu'à la fin de la saison 1933-1934 est de 30 fr. On s'abonne en versant la somme au C.C.P. 1713,61 (P. Fontaine, Brux.)

CE SOIR

Mercredi 28 février, à 20 h. 30 :

Que penser de l'armée

politiquement, socialement et moralement ?

L'armée est-elle indispensable ? Empêche-t-elle la guerre ? Ou bien son existence est-elle un facteur de conflit ? La caserne est-elle une école de moralité ou une école du vice ? Le rôle de l'armée doit-il se limiter à la défense extérieure de la nation ? L'armée peut-elle intervenir dans les conflits sociaux ? Faut-il maintenir ou renforcer l'armée ou faut-il la supprimer ou tenter de la noyauter ?

Orateurs inscrits dès à présent : MM. Maurice BEUBLET, avocat à la Cour; Henri BORGINON, député de Bruxelles; Hem DAY, publiciste; Joseph TORDOIR, de la Ligue socialiste anti-guerre.

Ont été convoqués, en outre :

Mme Isabelle Blume, MM. Jean Drapier, Henri Heuse, Edmond Hoton, Roger Motz, François Sainte, Francis Silvert, Alphonse Zimmer.

Mercredi 7 mars, à 20 h. 30 :

Grand débat sur LE PLAN DU TRAVAIL

Peut-on conjurer la crise ? Est-ce la dictature ou la démocratie qui nous sauvera ? Est-il possible de mater la haute finance ? Le Plan du Travail est-il réalisable ? Les classes moyennes adhéreront-elles au Plan du Travail ? Le P. O. B. est-il capable de conquérir le pouvoir ?

Orateurs inscrits : MM. Max BUSET, député socialiste de Thuin, qui ouvrira le débat; War VAN OVERSTRAETEN, ancien député communiste, qui répliquera.

Mercredi 14 mars, à 20 h. 30 :

Le docteur Pierre VACHET

professeur à l'Ecole de Psychologie de Paris, ouvrira le débat sur le sujet de son nouveau livre : PSYCHOLOGIE DU VICE

Le vice est-il une maladie ou une passion ? Y a-t-il des hommes-femmes et des femmes-hommes ? Y a-t-il des androgynes ? Les perversions sexuelles. Les invertis sont-ils des malades ou des vicieux ?

Abonnez-vous

Pour vous assurer une place à tous ces débats, abonnez-vous à la Tribune libre « Le Rouge et le Noir ».

Le prix de l'abonnement donnant accès à toutes les séances jusqu'à fin de la saison 1933-1934 (c'est-à-dire jusqu'en juillet 1934) est ramené à 30 francs.

Le Rouge et le Noir

Hebdomadaire - littéraire, artistique, politique, social Ni enchaîné — ni déchaîné — éclairé — libre — tolérant

L'Organe des générations montantes

CONTRE... une presse marchande et vendue... une politique à la petite semaine... une littérature de salon et d'académie... l'abêtissement des masses...

POUR... une littérature saine et constructive... une vie nouvelle et équilibrée... une organisation rationnelle... la vérité et la justice...

LE ROUGE ET LE NOIR

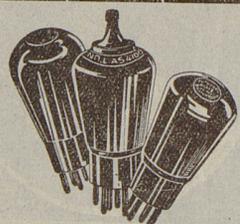
n'est pas une affaire. Aidez-le si vous pouvez l'aider et si vous avez conscience qu'il fait œuvre utile. Abonnez vos amis. Diffusez ce journal.

40 frs jusqu'à fin 1934 au C.C.P. 2883,74



Spa

Pour les crises moyennes et légères du foie, l'Eau de la Source de la Reine, exploitée par Spa-Monopole, est toute indiquée.



TUNGSRAM

A.-H. BOLYN, 75, rue Van Aa, XL.